

26 JANVIER – 2 FÉVRIER 2010

16° FESTIVAL INTERNATIONAL DES CINÉMAS D'ASIE DE VESOUL

BILAN INALCO



Prix Langues O': Sanglan (The Pawn Shop; Le Mont de piété) de Milo Sogueco (Philippines, 2009, 95 mn)

Sommaire

Palmarès – Vesoul 2010	3
Le jury Langues O'	4
Le mot du Président de l'INALCO	5
Le Festival International des Cinémas d'Asie 2010 par Hélène Kessous	6
Impressions du premier jour par Philippe Desvalois	7
The Damned Rain de Satish Manwar par Meera Rana	8
God Man Dog de Singing Chen par Lucile Constant	9
Super Citizen Ko de Wan Jen et entretien avec Wan Jen par Lucile Constant	10
Impressions du deuxième jour par Philippe Desvalois	11
Frontier Blues de Babak Jalali par Hélène Kessous	12
Regard sur le cinéma taiwanais par Kate Chaillat	13
Rencontre avec Wafa Ghermani par Kate Chaillat et Lucile Constant	14
Impressions du troisième jour par Philippe Desvalois	16
Night and Fog de Ann Hui par Vanessa Derouen	17
Betelnut Beauty par Stefano Centini	18
Impressions du quatrième jour par Philippe Desvalois	19
Cow de Guan Hu par Li Ma	20
Cow de Guan Hu par Stefano Centini	21
Des vies sans valeurs de Selda Cicek par Stefano Centini, Kate Chaillat et Paul Hervouet	22
Animal Town de Jeon Kyu-hwan par Hélène Kessous	23
Les films bengalis de la 16 ^e édition du FICA par Chandrasekhar Chatterjee	24
Impressions du cinquième jour par Philippe Desvalois	27
L'Île nue de Kaneto Shindo par Kate Chaillat et Hélène Kessous	28
No puedo vivir sin ti de Leon Dai par Kate Chaillat et Stefano Centini	29
Jamila and the President de Ratna Sarumpaet par Céline Berchoux et Cécile Jeune	30
Impressions du sixième jour par Philippe Desvalois	31
The Pawnshop de Milo Sogueco par Stefano Centini	32
Remerciements	33

CYCLO D'OR D'HONNEUR offert par la ville et l'agglomération de Vesoul au cinéaste iranien **Jafar Panahi** et à l'actrice iranienne **Fatemeh Motamed-Arya** pour leur engagement courageux et talentueux au service de la liberté.

CYCLOS D'OR ex æquo (offerts par le conseil régional de Franche-Comté) remis par le jury international présidé par Wan Jen, réalisateur taiwanais et composé de Mme Aruna Vasudev (Inde), Mme Serra Yilmaz (Turquie/France) et M. Amer Alwan (Irak/France) :

- **NO PUEDO VIVIR SIN TI** de Leon Dai (Taiwan), pour sa critique touchante des défauts de la bureaucratie et des exclus de la société, de manière ni sentimentale, ni agressive.
- *COW* de Guan Hu (Chine), pour l'originalité et l'imagination du réalisateur dans sa description des petites gens et des animaux pour souligner l'inhumanité de la guerre.

Grand Prix du jury international : *THE DAMNED RAIN* de Satish Manwar (Inde) pour la maturité et la retenue impressionnantes de ce premier film traitant d'un sujet potentiellement chargé d'émotion.

Mention spéciale : **ANIMAL TOWN** de Jeon Kyu-hwan (Corée), un film puissant, un sujet mis en scène avec force et calme.

Prix du jury NETPAC (Network for the Promotion of Asian Cinema) représenté par M. Jongsuk Thomas Nam (Corée), Mme Marjan Riahi (Iran) et M. Corrado Neri (Italie/France) :

ANIMAL TOWN de Jeon Kyu-hwan (Corée) pour sa représentation franche des horreurs de la vie citadine moderne, soutenue par une mise en scène expérimentale et sincère et un jeu audacieux des acteurs.

Prix Émile Guimet (offert par les Amis du musée national des arts asiatiques de Paris) : jury Guimet composé de Hubert Laot, Véronique Prost et Anna-Nicole Hunt :

NO PUEDO VIVIR SIN TI de Leon Dai (Taiwan) pour son choix audacieux du noir et blanc et son approche inhabituelle de la société taiwanaise et de ses minorités, un film sobre et sensible, emblématique du nouveau cinéma taiwanais.

Coup de cœur Guimet : **SUPERMEN OF MALEGAON** de Faiza Ahmad Khan (Inde), un documentaire hilarant sur les rapports entre les Indiens et le cinéma, et entre le cinéma indien et l'Occident. Des personnages drôles et attachants, profondément humains.

Prix Langues O' (offert par l'Institut national des langues et civilisations orientales) : jury Langues O' composé de Kate Chaillat, Philippe Desvalois, Hélène Kessous, Stefano Centini, Li Ma et Meera Rana :

THE PAWN SHOP de Milo Sogueco (Philippines) qui nous offre un regard sur les monts-de-piété, omniprésents dans ce pays.

Coup de cœur Langues O': THE DAMNED RAIN de Satish Manwar (Inde) pour sa capacité à traiter des conséquences de la paupérisation des fermiers du Maharashtra.

Prix du public longs métrages de fiction (offert par la ville de Vesoul) : JAMILA AND THE PRESIDENT de Ratna Sarumpaet (Indonésie).

Prix du public du film documentaire (offert par la communauté de communes de l'agglomération de Vesoul) : *LE JOUEUR DE CERF VOLANT* de Jean-Paul Mignot (Afghanistan/France).

Prix du jury jeunes (offert par la communauté de communes de l'agglomération de Vesoul) : **SUPERMEN OF MALEGAON** de Faiza Ahmad Khan (Inde).

Prix du jury lycéen : JAMILA AND THE PRESIDENT de Ratna Sarumpaet (Indonésie).

Le jury Langues O'

Kate Chaillat, étudiante en hindi, assistante de mise en scène et apprentie réalisatrice de film, est passionnée de cinéma sud-asiatique. Elle est profondément intéressée par les différentes formes d'expressions cinématographiques qui expriment les particularismes d'une culture donnée.





Philippe Desvalois est historien de formation et ancien critique musical. Il a ensuite embrassé la communication institutionnelle : en art contemporain et haute-couture et, depuis un an, à la direction de la communication de l'INALCO en tant que responsable éditorial.

Hélène Kessous s'est inscrite à l'INALCO après une maîtrise de philosophie pour se consacrer à l'étude du hindi. Passionnée de voyage, le cinéma est pour elle un moyen de parcourir le monde, de découvrir d'autres regards, d'autres cultures. Elle aime être transportée dans un monde qui lui est étranger qu'il soit réel ou imaginaire favorisant son intérêt pour des cinémas différents. Parallèlement à ses études, elle écrit des scénarii et coréalise un premier court métrage conçu comme une variation de Bollywood.





Stefano Centini est né en 1985 et arrivé à Paris cette année. Il est diplômé du Centre national de cinématographie italien dans le secteur écriture et production télévisuelle. Après quelques expériences professionnelles, il est venu en France pour des études de chinois à l'INALCO. Son champ de recherche est l'anthropologie des médias.

Li Ma enseigne le chinois et l'interprétariat à l'INALCO. Sa passion pour le cinéma l'a conduite en France où elle a fait ses études en arts du spectacle et en cinéma à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne. Actuellement doctorante, elle prépare une thèse sur l'ivresse dans le cinéma d'arts martiaux de Hong Kong. Elle est également membre de l'équipe de recherche sur la littérature et le cinéma du Cerlom.





Meera Rana est étudiante en première année de bengali à l'INALCO. Étudiant le chinois par ailleurs, elle porte un intérêt marqué pour la culture sud-asiatique. Elle est également titulaire d'une licence en cinéma et est actuellement en première année de master.

Un peu à l'est des Langues O', un peu avant d'arriver en Chine, en Inde, en Iran ou en Mongolie (que ceux qui ne sont pas nommés ne se sentent pas oubliés), il y a Vesoul... Un regard ouvert, à tous les sens de ce mot. Un jalon déjà, une halte bienfaisante, comme l'est un caravansérail, qui balise les chemins qui, tous divers et tous braqués sur l'humain, nous apportent de ces extrêmes mondes si proches la multiplicité des visages, des histoires, des peurs, des colères et des joies.

Le cinéma, cet enfant tout à la fois de la lumière, de la transparence et de l'obscurité, est - pour longtemps encore - le langage de ces rencontres entre images, langues et cultures. Le cinéma est à la fois prophétie ou divination, recherche, dissection et poésie. Il donne un reflet, par une même technique, par des savoir-faire puisés souvent aux mêmes sources, à l'expression la plus librement inventée de l'infinie diversité et de la suprême unité des femmes et des hommes de ce monde, dans son mouvement, parfois sa fuite, dans l'avenir, sans que jamais puisse être oublié le passé. Cette diversité n'est ni l'exotisme ni le "choc des civilisations". Elle est la richesse et la complexité des idées, des sentiments par lesquels l'humanité, pas à pas, doit encore conquérir son universalité. Chaque jour davantage, plus qu'un fragile objet précieux et menacé, elle apporte la démonstration de sa nécessité créatrice, osons le mot trivial - de son "utilité" - et les calculs les plus égoïstes, qu'ils soient politiques ou mercantiles, peuvent toujours un peu moins en nier l'efficacité. Le film rend plus forte cette évidence.

Soutenir ce regard, l'appeler et l'accompagner, c'est un moment à la fois de joie et de gravité où le Festival de Vesoul et l'INALCO se retrouvent depuis bien des années déjà. Cette année encore, l'INALCO s'associe au Festival et décernera ses prix à une ou des œuvres de courage, de culture et d'ambition. Mais un film d'Asie peut-il naître sans ambitions ?

Jacques Legrand,

Président de l'INALCO

Le Festival international des cinémas d'Asie 2010 par Hélène Kessous

Du 26 janvier au 2 février 2010 s'est tenu à Vesoul (Franche-Comté), le **16**e Festival international des cinémas d'Asie. Le FICA est une machine extraordinaire qui fait venir des films de toute l'Asie.

Quelques chiffres pour cette édition: 8 jours, 80 films, dont 51 inédits, 6 jurys, dont un de l'INALCO, 7 prix, dont 2 du public, soit 9 films et 7 documentaires en compétitions, et 36 000 entrées. Les mauvaises langues qui pensent que ces films ne trouvent pas leur public hors de Paris se trompent lourdement. On vient de toute la région et depuis des années pour assister au Festival.

Les créateurs, Martine et Jean-Marc Thérouanne, épaulés par Yannik Denoix, sont des passionnés animés par une énergie formidable. À eux trois, ils forment le noyau dur du Festival et autour d'eux s'est formée une équipe de bénévoles toujours en mouvement qui atteint son maximum durant la semaine du Festival.

Mais le charme du FICA est que tout y est à dimension humaine. Les jurys, les réalisateurs et les professionnels du cinéma sont en contact direct avec les différents publics venus assister aux projections.

Vesoul, on y vient une fois et on espère y retourner. Wafa Ghermani en est l'exemple le plus parlant (lire notre entretien pages 14 et 15). Sa première participation, c'était en 2001 en tant qu'étudiante en licence de cinéma à l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3. Elle n'était que spectatrice, puis elle a travaillé en coulisse à de nombreuses reprises. Cette année, elle s'est particulièrement impliquée dans l'organisation. Elle a assisté Jean-Marc Thérouanne pour mettre sur pied la rétrospective sur le cinéma taiwanais, et a été chargée de la communication. Actuellement, elle fait une thèse sur le cinéma taiwanais et profite de ses voyages sur place pour repérer des films pour le Festival. C'est d'ailleurs elle qui a proposé au comité de sélection les Cyclo d'or ex aeguo, No puedo vivir sin ti de Leon Dai (Taiwan) et Cow de Guan Hu (Chine).

La sélection de cette année, particulièrement violente, a été riche en émotion. J'ai été subjuguée par la beauté de *Frontiers Blues* de l'Iranien **Babak Jalali**, bouleversée par la relation père-fille de *No puedo vivir sin ti* (Cyclo d'or et prix Émile Guimet); horrifiée par l'humanité d'un pédophile, terrorisée par la folie d'un mari violent, agressée par l'absurdité de la guerre. Le palmarès récompense des films forts, aux choix esthétiques très marqués.

Le prix INALCO n'a pas été facile à décemer, notre mission étant de valoriser les films qui apportent un éclairage culturel. Le prix a été décerné au film philippin *The Pawnshop* de Milo Soqueco. Il prend pour sujet une des innombrables boutiques de prêts sur gages. Les Philippins en sont fous et, pour eux, tout est bon à mettre au clou. Le coup de cœur de l'INALCO revient au film indien The Damned Rain de Satish Manwar (projection à Paris-Diderot le jeudi 6 mai). Le sujet est lourd et d'actualité : les suicides de paysans au Maharastra mais le film est léger et n'accable jamais le spectateur. Tout au long du festival, en plus de notre mission de jury, nous interviewons les réalisateurs présents, dans leur langue. Cette année, nous avons rapporté des interviews en persan, hindi, indonésien, filipino, et chinois. Une relation particulière se crée lors de ces rencontres. Les réalisateurs sont surpris et amusés par cet exercice. Certains en perdent même leurs moyens tant l'occasion de parler de leur film dans leur langue est rare.

Chaque année, le musée Guimet organise "Vesoul à Paris", trois jours de projection des films primés (entrée gratuite pour les étudiants de l'INALCO). Il ne fallait pas manquer cette année le coup de cœur Guimet Supermen of Malegaon de Faiza Ahmad Khan (Inde) projeté le 8 avril, documentaire hilarant sur le tournage d'une parodie de Superman, qui illustre la nature même du cinéma : avec de bonnes idées, tout est possible. Le Prix Émile Guimet, décerné à mon coup de cœur personnel : No puedo vivir sin ti était présenté le lendemain. Auparavant, les habitués de Guimet avaient pu découvrir le Cyclo d'or Cow.

Pour plus d'information sur le Festival et son palmarès : http://www.cinemas-asie.com/.

Article extrait de la revue Langues Zone n° 19 ; avril/mai 2010.

Impressions du premier jour par Philippe Desvalois

Ouverture hier soir, mardi 26 janvier 2010, après un voyage SNCF presque exclusivement affrété pour le FICA 2010. Le jury INALCO est presque au complet et les discussions vont déjà bon train autour des cinémas d'Asie et des films à ne pas manquer pendant cette semaine riche de 80 films au programme.

Après le dîner rassemblant tous les participants du Festival chez les Thérouanne, parfaits organisateurs de cet événement depuis seize ans, le premier film, en ouverture, propose un thème difficile mais fort : une jeune mère de famille atteinte d'une leucémie foudroyante et qui, désireuse de rester maîtresse de son destin, est tentée par le suicide, avant de reprendre goût aux choses simples de la vie comme un amour ancien, ce qui n'empêchera pas une fin tragique. La Tisseuse de Wang Quan'an (Chine, 2009, 93 mn) a bouleversé le public malgré la lourdeur du sujet.

Première journée débutant en fanfare avec un jury de l'INALCO présent devant sept films (de 10h à 22h30), dont les thèmes pourraient renvoyer vers la "fusion sino-tibétaine". Le choix s'est porté d'abord sur Milarepa, la voie du bonheur, de Neten Chokling (Bhoutan, 2005, 95 mn), sorti en France en 2005. Un conte sur la vengeance dont les effets spéciaux, d'abord discrets et poétiques prennent ensuite trop de place et perdent toute crédibilité, à l'instar du jeu de l'acteur principal, que l'on devrait pourtant retrouver dans la deuxième partie de ce conte, à sortir prochainement.

Tous les midis, une présentation de documentaires vietnamiens. Ce premier jour, Love Man, Love Woman de Nguyen Trinh Thi nous fait découvrir un sujet tabou de la société vietnamienne, l'homosexualité masculine, présentée sous l'angle de l'hommage rendu à une déesse par des hommes se déclarant "meilleures femmes que les femmes", un esprit de femme dans un corps d'homme étant,

selon eux, supérieur à un corps de femme recevant un esprit féminin.

Suit un western chinois digne de Sam Peckinpah par la froideur de sa violence. Violence des hommes envers les animaux (des antilopes du Tibet), violence des hommes entre eux (une patrouille de défense des antilopes contre un groupe de braconniers), violence des éléments dans ces montagnes arides. *Kekexily, la patrouille sauvage*, de Lu Chuan (Chine, 2004, 95 mn), présenté dans le cadre de la thématique "L'homme et la nature", reste le grand moment de la première journée.

L'après-midi se poursuit avec un grand mélo taiwanais, *Posterity and Perplexity* de Lee Hsing (Taiwan, 1976, 110 mn). Non seulement le film a vieilli, ancré dans ses années 1970, mais avec un propos plutôt risible : un triangle amoureux consenti au sein d'une même famille. Pratique courante, nous a rassurés Wafa Ghermani, la très fine coprogrammatrice de ce "Regard sur le cinéma taiwanais", mais tellement loin de notre sensibilité d'Occidentaux.

À 18h, la compétition documentaire présente, avec *Tibet, Taipei* de **Wu Mi-Sen** (Taiwan, 2009, 58 mn) un visage original sur la diaspora tibétaine en Inde, aux États-Unis et à Taiwan ainsi qu'un film très touchant de **Xuân-Lan Guyot** (Vietnam, France, 2009, 48 mn) sur la rencontre de la réalisatrice avec sa grandmère lointaine. Le titre est enchanteur : *La Vie sombre trois fois, se relève sept et neuf fois flotte à la dérive*. Le film l'est aussi.

Le premier film en "compétition fiction", *The Damned Rain* de **Satish Manwar** (Inde, 2009, 93 mn), à l'instar de *La Tisseuse*, aborde le suicide, celui de très nombreux fermiers ruinés en Inde, à travers le regard d'un enfant et de sa famille, inquiétés par le comportement du père. Premier film très fort, très maîtrisé, très bien interprété. Un ticket d'entrée pour le palmarès ?

Gabricha Paus / The Damned Rain de Satish Manwar

(Inde, 2009, 93 mn) par Meera Rana



Ce film porte sur des hommes qui se meurent sur fond de tumultes entre le ciel et la terre. Une terre, tantôt aride, tantôt submergée, blanche, brune ou noire, toujours changeante, toujours résistante à l'homme.

Sur cette terre, l'homme lutte. Il sème et sème encore. Il vide le champ englouti par les pluies en s'armant d'un seau d'eau. Pendant ce temps, son enfant est là, témoin et coursier.

Ce sont des gamins qui découvrent au détour d'une promenade à vélo le premier cadavre aux abords du chemin. Le jeu s'arrête alors, brusquement.

L'enfant est, comme nous, spectateur devant la brutalité de l'événement. Ce sont les adultes qui parlent ou pleurent. Ce sont eux qui hypothèquent des bijoux, envoient les enfants surveiller les pères, falsifient les papiers ou vendent l' "arbre frère".

L'enfant, lui, observe, s'étonne, s'amuse et insulte cette maudite pluie qui l'empêche de dormir. Il vit dans son monde d'évidences, dans sa relation au présent. Dans le sillage d'un cortège funéraire, il voit une pièce à terre, il la ramasse. Derrière le grossiste qui menace son père, il escalade des collines de coton.

Pendant ce temps, les paysans meurent usés par les vicissitudes. Un vieil homme se tue littéralement en essayant d'obtenir un dédommagement au suicide de son fils. C'est en choisissant la mort qu'ils trouvent une issue. Celle du suicide n'en est qu'une forme, comme le dit la fin du film.

Ce que nous montre le cinéaste, ce ne sont pas les suicides des paysans, il nous éclaire plutôt sur la situation qui y mène. Si les notes d'humour qui ponctuent le film sont des contrepoids à la tragédie qui se joue, c'est parce qu'en ancrant son film dans le quotidien des villageois, il lui donne toute sa justesse.

En exposant diverses facettes de cette réalité: le recours aux usuriers, les coupures d'électricité, une bureaucratie étouffante, etc. **Satish Manwar** réussit à rendre compte de la dure réalité actuelle du monde paysan indien.

Cette satanée pluie n'est plus alors qu'une sorte de cristallisation de cette réalité. Les paysans sont confrontés à des éléments qui les dépassent et sur lesquels ils n'ont aucune prise. Le monde paysan est en butte à une sorte de fatalité qui le conduit au suicide inéluctable.



The Damned Rain (Inde, 2009, 93 mn) Image extraite du film. Tous droits réservés.

God Man Dog (Des dieux, des hommes et des chiens errants) de Singing Chen (Taiwan, 2008, 119 mn) par Lucile Constant



Un couple aisé, jeunes parents, est en tous points un modèle de réussite. Pourtant, la femme sombre peu à peu dans l'apathie.

Un mari et une femme aborigènes luttent pour échapper à l'alcoolisme. S'appuyant sur leur foi chrétienne, ils essaient de reconstruire leur vie. Leur fille Savi leur a été retirée.

La jeune fille, championne de boxe, pourrait trouver dans le sport le moyen de changer son existence. Sa meilleure amie, plus pragmatique, compte, elle, sur sa jolie paire de jambes. Un adolescent vagabonde de foires en marchés, se remplissant le ventre aux concours du plus gros mangeur, qu'il gagne invariablement.

Un dévot parcourt Taiwan dans son camion où trône une statue géante de Bodhisattva (voir l'image extraite du film). Sur sa route, il recueille des statuettes de divinités abandonnées et nourrit les chiens errants.

Les personnages se croiseront au hasard de ce film parmi les chiens et les dieux.

Selon moi, ce film est à l'image de Taiwan et de son intense vie religieuse. Les dieux, Bouddha, Jésus et les autres, que les personnages recherchent ou rejettent, semblent être présents ici plus qu'ailleurs.

Et puis il y a le cheminement. On accompagne les personnages dans tous les recoins de l'île : dans les lumières de la capitale Taipei, dans les villages aborigènes silencieux, au pied des immenses échangeurs autoroutiers, et le long des routes de la côte pacifique au cœur de ses paysages sauvages.

Souvent, les films contemporains sur Taiwan nous étourdissent de la modernité de Taipei. Ici, à travers ce film, se révèle un autre aspect de Taiwan. Le Taiwan plus secret de la mystique et des mystères.

film évoque Ce pour moi une promenade en scooter un soir οù suivant un petit chemin bordé lanternes rouges, je suis arrivée devant un théâtre d'automates. Le décor, haut de trois étages, était éclairé de néons criards. Les automates de taille humaine figuraient des scènes religieuses. Cette apparition improbable au milieu de nulle part avec ce théâtre ne jouant pour personne m'avait alors fortement intriguée.

J'ai compris plus tard que le spectacle était destiné aux dieux plus qu'aux hommes.



God Man Dog (Taiwan, 2008, 119 mn) Image extraite du film. Tous droits réservés.

Super Citizen Ko - Chaoji da guomin de Wan Jen

(Taiwan, 1995, 121 mn) par Lucile Constant

Retour sur les pages sombres de l'histoire de Taiwan



 ${f T}$ aipei, milieu des années 1990. Un vieux monsieur décide de sortir de vingt ans de réclusion pour aller vivre dans la famille de sa fille. Il a passé plus de dix ans en prison, enfermé par le régime pour activité politique illégale. En effet, dans les années 1950, Tchang Kaï-chek a décrété la loi martiale et gouverne Taiwan d'une main de fer. La répression est impitoyable et communiste, opposant ou simple idéaliste risque la prison à vie, voire la peine de mort. Mais le Taiwan des années 1990, qui s'ouvre à la démocratie, a bien changé. À Taipei, des gratte-ciels se dressent à la place des anciennes geôles et les jeunes loups de la politique croient plus en la bourse qu'en de grands idéaux. Qui se souvient de tant de souffrance? Seul le vieil homme, hanté par une trahison passée cherche le pardon.

Entretien avec le réalisateur Wan Jen réalisé lors du festival de Vesoul 2010 (version complète disponible au Cerpaim, INALCO Dauphine)

Le contexte du film

Deux ans après la fin de la guerre sino-japonaise, qui avait duré vingt ans, a commencé une deuxième guerre en Chine: la guerre civile entre le Kuomintang (le parti nationaliste chinois) et le parti communiste. Ayant perdu la guerre, le Kuomintang s'est réfugié sur l'île de Taiwan. Je suis né en 1950 et cette année-là, le Kuomintang a instauré la loi martiale à Taiwan. À partir de là, toute personne critiquant le régime risquait d'être mise en prison. En général, la loi martiale n'est destinée qu'à durer quelques mois, un an maximum. Mais à Taiwan, elle a duré de 1950 à 1987. Ça a été long, trop long, d'autant plus que la situation n'était tout de même pas si critique. C'était à se demander pourquoi la loi martiale durait si longtemps. [...]

Sous la loi martiale, la situation n'était pas si dangereuse pour la population : il suffisait de se tenir tranquille pour avoir la paix. Mais c'était bien plus dangereux pour les intellectuels, ceux qui avaient une pensée indépendante, des idéaux, ceux qui voulaient la démocratie.

Le personnage principal du film, le vieil homme, a grandi pendant la période où Taiwan était encore une colonie japonaise. Il a reçu une éducation japonaise. Or, la culture japonaise a été marquée par la pensée démocratique venue d'Europe. De plus, avec l'émergence des idées socialistes et communistes, les jeunes intellectuels ont commencé à beaucoup critiquer le Kuomintang. Dans les années 1960-1970 à Taiwan, il était interdit de se réunir à plus de deux personnes. Certaines personnes se réunissaient cependant pour tenir des réunions littéraires. Beaucoup de personnes ont été arrêtées pour cette raison. Voilà le contexte historique de mon film. Pendant longtemps ce sujet a été tabou. On a seulement commencé à en parler à partir de 1987, quand la loi martiale a été levée. Il faut attendre le film de **Hou Hsiao Hsien**, *La Cité des douleur*s, pour que ce thème soit abordé dans un film pour la première fois. [...]

Le silence

Pour moi, il était important de montrer ce vieil homme, qui après toutes ces années de prison est comme enfermé en lui même. [...] Lors de l'écriture du scénario, la problématique de "comment s'exprimer" était très importante. En effet, dès l'enfance, on nous interdisait de parler. Nos parents nous disaient : "Les petits enfants ont des oreilles mais pas de bouche". Et puis, on voyait devant nos yeux des gens se faire arrêter pour avoir parlé politique. Cette pensée s'infiltre progressivement jusqu'à ce que tu n'oses définitivement plus parler. [...]

La question de la mémoire

À Taiwan, il n'y a pas de monuments aux morts, de plaques commémoratives pour les victimes des événements de l'histoire comme dans les autres pays. C'est comme si tout le monde était réconcilié. En réalité, les frictions existent toujours. Je pense que les Chinois responsables auraient dû, comme les Allemands après la guerre, demander pardon pour leurs méfaits. Mais ils ne l'ont pas fait. Dans mon travail, j'ai voulu aussi exprimer l'importance de la demande du pardon.

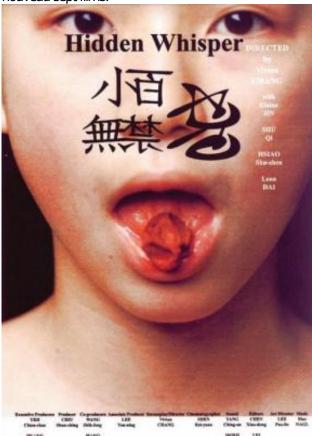


Wan Jen, réalisateur et président du jury international FICA 2010. Image extraite du film ; portrait de Wan Jen.

Tous droits réservés.

Impressions du deuxième jour par Philippe Desvalois

Une deuxième journée aussi riche que la première, pendant laquelle, toute l'équipe de l'INALCO a vu à nouveau sept films.



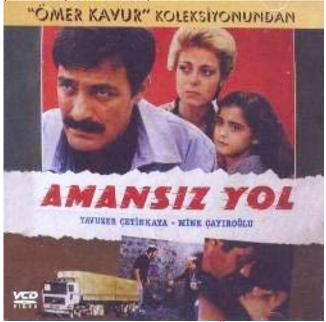
Hidden Whisper de Vivian Chang (Taiwan, 2000, 98 mn)

La matinée commence en douceur avec *Hidden Whisper*, un film de **Vivian Chang**, présenté dans le cadre du **"Regard sur le cinéma taiwanais"**. Plusieurs portraits féminins, une petite fille, une adolescente, une jeune femme sur laquelle l'histoire s'attarde lorsque la figure maternelle s'approche de la mort. Beaux cadrages, belle lumière et une interprétation tout en intériorité.

Suivent les deux documentaires de midi. Dans le cycle documentaire vietnamien, *Crying for Hire*, de **Lan Phuong**, présente le métier de pleureuse professionnelle, à travers le portrait d'une famille entièrement dédiée à cette activité : pleurs, chants, psalmodies, musique, scansions, percussions, un film complet sur cet aspect du folklore au sens plein du terme.

Suit *The Half-Naked Man*, de **Nguoi O Tran. Tran**, passionnant plongeur de rivière, nous relate son quotidien d'handicapé pourtant totalement au service des valides. Il se charge en effet d'aller au fond des cours d'eau d'Ho Chi Minh Ville pour récupérer tous les objets perdus, laissés tomber par les voyageurs, touristes, navigateurs. Ceci, au péril de sa vie. Une leçon de courage et d'abnégation.

Avec *La Route désespérée*, on entre dans l'univers d'Ömer Kavur, cinéaste turc des années 1970 à 2000, récemment décédé. Pour la première fois au monde, une rétrospective intégrale de son œuvre lui est consacrée. Acteur fétiche du cinéaste, Kadir Inanir représente l'homme turc dans toute sa complexité et sa fierté, traits de caractère qui tendent à l'universel. Si le film n'a pas plu à tous les spectateurs de l'INALCO, c'est peut-être qu'il semble un peu daté...



La Route désespérée (Amansiz Yol) de Ömer Kavur (Turquie, 1985, 95 mn)

L'après-midi se poursuit par un voyage au Kazakhstan avec le film *Oultougan*, de **Yedigué Bosylbaiev**. Une histoire d'amour dramatique autour du personnage féminin d'Oultougan, mais surtout dans les décors naturels de la mer d'Aral disparaissant pour laisser la place au désert, au chômage et à la perte des valeurs. Présenté au cœur de la programmation "L'Homme et la nature ", ce film fort et intimiste montre les conséquences sur l'homme de sa propre destruction de la nature.

Retour à la compétition à 18 heures avec le documentaire *Supermen of Malegaon*, de **Faiza Ahmad Khan**, sans doute un des plus grands succès de ce festival! Jusqu'où la passion du cinéma mène un producteur réalisateur à monter un remake de *Superman* avec un acteur chétif mais tellement drôle, des effets spéciaux bricolés mais réussis, le tout au milieu des tensions communautaires avec les musulmans.

La soirée de compétition fiction présente le premier long métrage du cinéaste iranien **Babak Jalali**, *Frontier Blues*. Terres de frontières, mélanges de population sous le poids des communautarismes, difficultés économiques, absence criante des femmes sont les thèmes du film. Un style largement inspiré des maîtres iraniens et... finlandais! Longs plans fixes, panoramiques au ralenti, quasi absence de dialogues ou échanges d'une drôlerie presque surréaliste, interprétations minimalistes, le film plaît beaucoup... Un possible prix?

Frontier Blues de Babak Jalali (Iran, 2009, 96 mn) par Hélène Kessous

Dans son premier long métrage, le jeune réalisateur iranien **Babak Jalali** nous amène dans un Iran méconnu à la frontière du Turkménistan, près de Gorgān, ville d'origine du réalisateur. Le monde qu'il nous dépeint est un monde d'hommes, les femmes ne sont présentes que par leur absence.

Tout au long du film, nous vivons entourés de ces hommes : un jeune Turkmène et son père ; un jeune loufoque un peu attardé et son onde, propriétaire d'une boutique de vêtements qui ne trouvent jamais preneur. Leur vie est monotone, répétitive, le temps ne semble pas exister car chaque jour se déroule invariablement comme le précédent. Le seul personnage à qui il arrive quelque chose, le seul à vivre ce qui aurait pu être une aventure, est un musicien turkmène qui a été choisi par un photographe de Téhéran pour être le sujet d'un livre. Mais là aussi, l'inévitable répétition se met en place, chaque photo finit par être l'exacte réplique de la précédente ; seul le paysage en fond change. On est frappé par cette vie qui ne semble pouvoir offrir aucune surprise, cette vie qui, si elle dévie ne serait-ce qu'un peu de son chemin habituel, ne le fait que pour apporter souffrance et désolation : un animal de compagnie fidèle qui disparaît, une épouse qui s'enfuit, un mariage qui est refusé. On s'attache terriblement à ces personnages, et on est amené à se demander ce qu'on ferait à leur place, pour réussir à vivre dans le néant, là où tout paraît absurde...

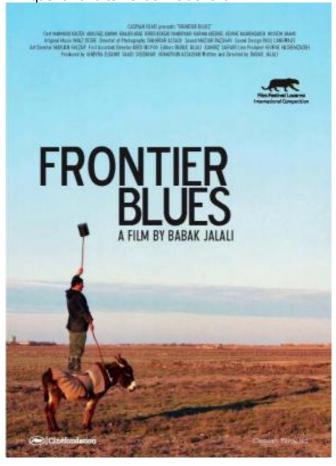
Mais ce film, c'est aussi et avant tout une déclaration d'amour d'un Iranien aux Iraniens d'origine turkmène. Personne ne conteste leur "iranité", personne ne les considère comme des citoyens de seconde zone, ils sont parfaitement intégrés, de sorte que lors de la création du Turkménistan en 1991, nous n'avons pas assisté à un exode massif des Turkmènes de la région vers le pays nouvellement créé. Malgré tout, ils restent un sujet de curiosité, ils sont la partie "exotique" du pays. À cet égard, le photographe n'est pas tant intéressé par les Turkmènes que par l'idée qu'il s'en fait. Les images qu'il est venu faire ne reflètent en rien la réalité quotidienne de ce peuple, il est venu photographier son idée, sa vision, refusant de voir que tout cela n'est que chimère. Des traditions, des règles de vie entre les deux communautés perdurent, ainsi les pères turkmènes ne donnent pas leurs filles à marier à un "Perse" alors que l'inverse est commun. Pourtant dans le film, notre jeune Turkmène est éperdument amoureux d'une jeune et belle Persane. Chacune de leur rencontre n'est que silence, elle sous le porche de sa maison et lui sur sa mobylette, à une distance respectable.

Aucun mot n'est échangé, on ne sait pas depuis combien de temps dure ce petit rituel. Il la regarde désespérément amoureux, et elle se laisse regarder. Mais lorsqu'il se décide enfin à la demander en mariage, le père de celle-ci décline la proposition. Sa vie et ses habitudes ont été bouleversées par cette décision, cette prise de risque.

Tout dans ce film est déterminé, le spectateur est le premier témoin des causes et des effets, une décision prise entraîne une réaction, belle illustration de la vie. Demander la jeune fille en mariage, c'est ne pas réviser son anglais comme à son habitude, c'est aller acheter un costume et ainsi briser l'effroyable routine du propriétaire de la boutique qui ne voit que trop rarement passer des dients. La chaîne des causes et des effets nous est dévoilée mais elle n'est pas si apaisante pour autant, car alors entre en jeu le : " Et si ? ".

À la fin du film, on ne sort pas de la salle abattu par ces vies qui peuvent paraître si tristes, si vides. Le fatalisme est magnifiquement contrebalancé par des images splendides, radieuses, comme si l'espoir était dans la nature qui les entoure.

Bien qu'il n'ait pas regu de prix, *Frontier blues* est un film que l'on a fortement envie de revoir!



Regard sur le cinéma taiwanais 1956-2008

par Kate Chaillat

La rétrospective taiwanaise était l'occasion de voir de vieux films sortis des archives cinématographiques de Taiwan par l'œil aiguisé de Wafa Ghermani. Ces films, réalisés par des cinéastes nés en Chine continentale et émigrés à Taiwan dans la fin des années 1940, sont les témoins de diverses époques dans l'histoire du pays et d'un imaginaire propre à sa société.



A Journey to Guan Shan de Wen Yi (1956, 100 mn) est le portrait à la fois critique et plein d'idéal des années 1950 à Taiwan. Un bus de la ville, rempli de voyageurs divers est coincé sur une route de campagne par un rocher tombé sur la route. Ils vont chercher refuge dans un village voisin en attendant que des travailleurs déblaient le chemin. Ainsi, la ville et le monde rural se rencontrent et les espoirs et les ambitions de chacun vont être mis à rude épreuve. Dans les péripéties désordonnées qui s'ensuivent, on assiste aux efforts vains de la vendeuse de billets idéaliste et enthousiaste pour rétablir l'ordre. Elle aura toutefois le dernier mot après la déchéance de certains et la rédemption d'autres. Un film drôle et léger mais loin d'être neutre ; il porte en lui toute une idéologie de la société et du progrès.



Le film au titre prometteur *Un Amour ancien qui perdure* de Luo Hui-shao (1962, 95 mn)

est un mélodrame en noir et blanc, riche en rebondissements plus ou moins prévisibles, qui joue aussi, dix ans après A Journey to Guan Shan, sur le contraste ville et campagne à Taiwan. Un professeur musicien et chanteur se lie d'amour avec une "toddy girl" mais le père de la jolie jeune fille projette de la marier à son riche patron. Les deux amants se marient et ont un enfant malgré tout, mais le destin dresse de nouveaux obstacles sur leur chemin et les sépare. Ce n'est qu'une fois le professeur devenu un chanteur connu en ville que les amants et leur fille sont enfin réunis. Ce scénario semble tiré d'un mélodrame américain ou indien ou encore d'une telenovella sud-américaine, mais on prend plaisir à le revoir joué au sein d'une autre culture avec des séquences de karaoké en dialecte qui ajoute une dimension ludique à ce film d'une autre époque.



Oyster Girl de Lee Hsing (1963,99 mn) est le dernier film que j'ai vu à Vesoul avant la cérémonie de clôture. Malgré la fatigue après une semaine de salle obscure, j'ai été séduite par cette histoire en scope avec son esthétique de grand film hollywoodien comme Autant en emporte le vent. Encore une histoire d'amour difficile qui n'est pas sans rappeler Un Amour ancien qui perdure avec ses couleurs saturées et des personnages aux vêtements toujours impeccables malgré travail ouvrier. Un film coloré qui pour respecter la pudeur passe du regard brûlant des amoureux au point de s'unir au feu qui se consume dans le poêle de fortune. C'est aussi un film qui véhicule un certain idéal de la société taiwanaise qui se voulait alors moderne et démocratique.

Images extraites des films. Tous droits réservés.

Rencontre avec Wafa Ghermani, consultante pour le "Regard sur le cinéma taiwanais" ; doctorante sur le cinéma taiwanais à Paris 3 et Lyon 3.

Wafa Ghermani a découvert le festival international des cinémas d'Asie de Vesoul en 2001. Alors étudiante en licence, elle a choisi de traiter ce petit festival comme sujet d'un devoir de sociologie du cinéma. L'année suivante, elle commençait à travailler en tant que bénévole sur le festival. Au fil des années, Wafa a pu mettre à contribution son excellente maîtrise de la langue chinoise dans l'accueil des réalisateurs sinophones, l'interprétariat et la traduction. Depuis trois ans, elle est responsable des relations avec la presse aux cotés de Jean-Marc Thérouanne, fondateur du festival. Doctorante en études cinématographiques, spécialisée dans le cinéma taiwanais, elle a voulu profiter de cette rétrospective pour permettre aux cinéphiles français de découvrir des films plus anciens, enrichissant cette rétrospective d'un axe historiquement plus complet et plus riche que ce qui est généralement montré du cinéma taiwanais.

Quelle a été ta contribution à la rétrospective Taiwanaise au FICA 2010 ?

Quand le projet d'une rétrospective a été confirmé, Jean-Marc Thérouanne m'a proposé une perspective sur le nouveau cinéma taiwanais, Hou Hsiao-hsien, Edward Yang, etc. Je lui ai proposé d'élargir la rétrospective chronologiquement en regardant ce qui avait été produit avant. Quand le budget s'est confirmé, j'ai été chargée de choisir des films. Martine Thérouanne souhaitait surtout intégrer des films récents avec au maximum quatre films anciens qui sont ceux que j'ai sélectionnés. Les films récents ont été sélectionnés par les Thérouanne qui ont recu une liste de tous les films que possédait la Représentation de Taiwan en DVD et je leur ai juste donné mon avis sur ceux que j'avais vus. Ensuite, il a fallu négocier les droits de certains films, comme *Hidden Whispers* qui était en distribution en Suisse mais dont les droits étaient à Taiwan. Pour les quatre films sur lesquels j'ai travaillé (A Journey to Guan Shan, Un Amour ancien qui perdure, Oyster Girl, et Posterity and Perplexity), à chaque fois il a fallu négocier les droits puis payer la location des copies à la cinémathèque, les transports et l'assurance, ce qui engage beaucoup de frais. Je suis intervenue pour négocier les droits car les distributeurs ne parlant pas anglais ne répondaient pas aux mails de Martine, ce qui montre que les films sont très peu montrés à l'étranger. Les distributeurs m'ont même offert un beau cadeau, tellement ils étaient contents. Ils se demandaient pourquoi on voulait montrer ces films.

Pour le FICA de Vesoul, le budget diffusion/projection doit être énorme ?

Pour les films proposés par la Représentation de Taiwan, il a dû y avoir un arrangement, et le FICA a reçu un budget de la part de la Représentation pour couvrir les droits et frais de transport des copies des autres films de la rétrospective. Mais effectivement, cela représente beaucoup de travail et un coût important de faire venir un film. On comprend mieux pourquoi il n'y a pas plus de films présentés [dans ce cadre].

Cela sans compter le travail de sous-titrage. Je ne sais pas comment on aurait fait si les films n'étaient pas sortis pour la plupart en DVD et n'avaient pas de sous-titres ; au moins des sous-titres chinois.



Crédit photo: Michel Mollaret; ecrannoir.fr

Concrètement comment as-tu fait ta sélection ?

Je suis partie à Taiwan, j'ai commencé à voir des films et à aller à la cinémathèque. Quand j'étais là-bas, il y avait aussi une rétrospective de **Lee Hsing**, celui qui a fait *Oyster Girl* et *Posterity and Perplexity*.

Oyster Girl est un film de "réalisme sain" produit par le studio national dans les années 1960 lorsque le gouvernement a commencé à mettre en place des festivals. L'idée était de produire des films de qualité chinoise qui iraient dans les festivals créés par le gouvernement, pour récompenser les films qu'il produisait. Il y avait un côté "circuit fermé". Les films produits dans ce cadre étaient aussi envoyés à l'étranger ce que prouvent les sous-titres anglais. C'étaient des films produits par l'État mais censés être commerciaux.

Pour *Posterity and Perplexity*, j'ai hésité. J'adore ce film sans savoir pourquoi. Avec Corrado Neri (jury NETPAC 2010), nous sommes très fans de ce film, qui est très représentatif du genre qu'on appelle "les trois

salles", assez important à Taiwan. J'ai pourtant vu plusieurs films de ce genre commercial, mais celui-là sortait du lot.

A Journey to Guan Shan, je l'ai retenu parce que les vieux films du début des années 1950 n'étaient pas intéressants en termes d'histoire et de cinématographie. Certains ne font rire que moi. Pourtant, après avoir sélectionné A Journey to Guan Shan, j'ai vu un film qui s'appelle Typhon qui aurait été parfait à mettre en parallèle avec Un Amour ancien qui perdure car il a été tourné dans le même décor.

Qu'est ce qui t'as motivé dans ton choix des vieux films ?

En fait, il y a un premier choix très prosaïque, ce sont ceux que j'ai vus. À la fois, il y avait ceux qui m'avaient plu et ceux que je trouvais les plus intéressants du point de vue de l'histoire du cinéma. C'est un peu compliqué de trouver un bon équilibre entre les deux. Par exemple, à la place d'Un Amour ancien qui perdure, j'avais choisi un autre film très mélodramatique aussi, qui s'appelait Le Premier Train au départ de Taipei sur une fille de la campagne qui monte à la ville parce qu'elle veut travailler, mais elle devient hôtesse de bar, puis son amoureux vient la voir, ça finit très mal pour elle qui se trouve défigurée et en prison, alors que son amant finit aveugle; bref le drame total. Après j'ai vu *Un Amour ancien qui perdure* et je me suis dit qu'avec celui-là, il y avait quand même quelque chose de bien plus intéressant cinématographiquement. Il avait des thèmes similaires sur la ville et la campagne, mais je trouvais que les chansons étaient bien mieux [que dans d'autres films]... Et puis, le premier plan avec le train m'a "scotchée".

Les chansons sont importantes dans les films taiwanais de cette époque ?

Oui. En fait, les chansons – une de mes thématiques de recherche – sont un vieux truc développé par les Japonais dans les années 1930. Dans *Un Amour ancien qui perdure*, il y a un clin d'œil : le héros enregistre sa chanson dans une société qui s'appelle Columbia. C'était la société japonaise de disques très connue à Taiwan... Les chansons sont souvent des reprises de chansons populaires taiwanaises. Ainsi, une chanson en taiwanais chantée en passant par un papi sur sa moto dans le film *Cape n°7* est devenue

Wo Ai Taiwan [J'aime Taiwan] dans un vieux film de 1958 avec Grace Chang. Il y a vraiment une utilisation de la chanson populaire pour marteler des idées. C'était en effet très important dans les films. Même dans Oyster Girl, c'est un vieux chant taiwanais qui a été repris en chinois pour renforcer un sentiment de nationalisme. Je pense par ailleurs que les disques [de ces chansons] étaient vendus [dans le commerce], donc tout le monde connaissait les chansons des films, qui, à cette époque, sont aussi importantes que les films.

Dans *Un Amour ancien qui perdure*, le principe du karaoké est même utilisé...

Rappelons que le karaoké est une vieille tradition chinoise. Il y a un film des années 1930 qui s'appelle *Les Anges du boulevard* dans lequel une petite bille saute sur les caractères au moment où la fille chante pour suivre la chanson.

Est-ce que les Taiwanais connaissent ces vieux films tels A Journey to Guan Shan et Un Amour ancien qui perdure?

Ils connaissent la chanson de *Un Amour* ancien qui perdure, parce que c'est un chanteur qui joue le héros, mais le film n'est pas forcément connu. A Journey to Guan Shan n'est pas connu non plus. Il me semble que Wan Jen (président du jury international FICA 2010) en avait vu certains quand il était jeune, comme Oyster Girl ou Un Amour ancien qui perdure. Des films comme Oyster Girl sont passés plusieurs fois à la télévision car ce sont des productions du studio national, mais autant les vieilles générations de Taiwanais les ont peut-être vus, autant les jeunes non, même s'il y a plus de festivals aujourd'hui qui en passent. À la rigueur, ils ont vu les affiches.

Et maintenant ?

Je vais aller au *Taipei Film Festival* pour choisir des films. J'enverrai aux Thérouanne des films récents de cette année. Mon choix porte, soit sur des films que je trouve intéressants, soit sur des films qu'il faut avoir vu. Le dernier grand succès sur place s'appelle *Monga*. Je vais tenter de rapporter le DVD pour donner une idée de ce qui se fait. J'aime aussi ce rôle de découvreur et de pédagogue.

Propos recueillis par Kate Chaillat et Lucile Constant

Impressions du troisième jour par Philippe Desvalois

Débuter la troisième journée de festival avec *Karakoum, 45° à l'ombre*, film de la grande période soviétique de **Khojakuli Narliev** (Turkménistan, 1982, 95 mn) permet de se replonger dans un état d'esprit particulier... Dans ce film écrasé de soleil et de chaleur, tout le monde est beau, gentil, tout le monde sourit, est super compétent et va venir à bout de la catastrophe atomique qu'une équipe de construction d'un gazoduc a déclenché. Prosélytisme digne des films catastrophes américains!

Le documentaire de midi, FICA: du proche à l'extrême orient de Frédéric Ambroisine sème l'effroi dans la délégation 2010 de l'INALCO. Certes, nous avions été prévenus qu'en 2009, l'entente était loin d'être cordiale au sein du jury Langues O'. On découvre lors de séquences fortes les tensions entre étudiants et enseignants, le ratage d'une interview et bien d'autres aventures, plus plaisantes celles-là, lors des soirées vésuliennes. Grande question qui ressort de ce documentaire : où commence l'Orient ? À Vesoul ? En Turquie ?

On reste dans le culte de la nation avec un film taiwanais qui reprend à son compte la devise nationale belge "L'union fait la force", mais aussi la phrase du Cid "La valeur n'attend pas le nombre des années". *A Journey to Gwan Shan*, de Wen Yi (Taiwan, 1956, 100 mn) décrit le voyage en car d'un "panel représentatif" de la population de l'époque. On rit de bon cœur, mais on est aussi touché par cette métaphore d'un pays en devenir.

En raison d'une salle trop petite, il a presque fallu se battre pour avoir le grand bonheur de découvrir (ou revoir)

The Warrior, film indo-britannique de Asif Kapadia (2001, 86 mn). Musique magnifique sur images de paysages magnifiques, histoire de vengeance transformée en rédemption au cœur d'une montagne luxuriante, The Warrior est sans conteste le film du jour pour bon nombre de spectateurs. Un grand merci aux organisateurs d'avoir permis le changement de salle pour une projection sur très grand écran.

Courte pause déjeuner/goûter/dîner avant de retourner devant la compétition documentaire avec *Tours d'exil* de **Jenny Teng** (Cambodge France, 2009, 55 mn). Dans les années 1970 et 1980, à Paris, le treizième arrondissement devient le point d'accueil des réfugiés du Cambodge en proie au régime de Pol Pot. Depuis, chacun a (re)construit sa vie en appui ou non avec une mémoire douloureuse.

Alors que certains festivaliers avaient prévu de terminer cette longue journée avec un "Japanimation", leur soirée fut stoppée dans cet élan cinéphile par le film de fiction en compétition. Night and Fog (Chine, Hong Kong, 2009, 122 mn) a plombé ce troisième jour par le traitement sans concession de son propos, la violence faite aux femmes et aux enfants. Thème universel présenté ici par la réalisatrice chinoise Ann Hui avec lourdeur et violence redondante pour pousser le spectateur dans ses derniers retranchements. Entre dégoût et répulsion, les spectateurs encore en salle à la fin du film restent, au choix, muets ou vilipendent les programmateurs.

Gageons que la nuit sera réparatrice. En attendant, les étudiants de l'INALCO vont s'entretenir avec le réalisateur iranien de *Frontier Blues*, **Babak Jalali** et sa compatriote **Sara Rastegar**, la réalisatrice du documentaire en compétition **7 femmes**.



Babak Jalali et Sara Rastegar lors de l'entretien accordé à l'INALCO, Vesoul 2010. Crédit photo : Hélène Kessous.

Night and Fog (Tian shui wei di yeyu wu) de Ann Hui

(Chine, Hong Kong, 2009, 122 mn) par Vanessa Derouen

Après *The Way We Are* (2008), *Night and Fog* est le deuxième volet d'un diptyque sur le quartier de Tin shui wai (traduisible par "entre ciel et eau"), sumommé aussi la "cité des douleurs", un nouveau quartier de Hong Kong qui concentre une multitude de situations sociales complexes. C'est également un lieu nodal pour comprendre les relations entre le continent et Hong Kong. L'intérêt de Ann Hui pour ce guartier débute par des séries TV documentaires, notamment celle sur ICAC (Independent Commission Against Corruption), la brigade anti-corruption de Hong Kong et le CID (Criminal Investigation Department). Elle dit dans plusieurs interviews qu'après avoir réalisé des documentaires sur ces thèmes, l'idée d'écrire une fiction était devenue importante pour elle. Elle produit ici un film qui emprunte au documentaire, avec un montage de l'événement à la genèse de cette histoire, et une narration, plus lente, qui suit le développement des personnages, mais manque parfois de profondeur pour les éléments périphériques.



Lee Sum (Simon Yam) vit des aides sociales avec son épouse Hiu Ling (Zhang Jinchu) et leurs filles jumelles. Ling travaille, comme serveuse, malgré les reproches de son mari qui craint qu'on lui retire ses allocations. Un jour, Sum jette Ling et les enfants hors de la maison. La voisine assiste à la scène et les emmène au poste de police local. Ling est orientée vers les services sociaux et hébergée avec ses filles dans un foyer pour femmes battues où elle se lie d'amitié avec Siu Lei.

Night and Fog plonge le spectateur dans une fiction construite sur la réalité la plus dure, la plus violente, la plus discrète et aussi la plus banale : la violence conjugale et le quartier de Tin shui wai. Le dénouement de cette histoire, tirée de faits réels (2004), constitue le point de départ du film. Ensuite, il est question de processus, de maturation, de hasard, de basculement irréversible.

Dans le traitement de la violence extrême, Ann Hui excelle, même les scènes les plus crues sont supportables. Ces apparitions sanglantes sont autant de métaphores de la violence, celle qui explose et déborde la sphère privée. C'est peut-être dans la violence ordinaire, là où elle s'attarde le moins, que la cinéaste est moins pertinente. Au cœur du couple, emprisonnée dans la sphère privée tout d'abord; intime et honteuse, la violence se terre, se révèle au gré de l'humeur turbulente

du mari : jalousie exacerbée, contrariétés anodines, mots, gestes. La brutalité masculine est utilisée comme un mode de contrôle sur sa femme, sa famille, son environnement fragile, la société menaçante. Un jour, une barrière saute à travers un acte impulsif, une plongée dans la folie. Dès lors, avec sa cruauté sans bornes, cet homme perd tout en perdant son humanité.

Ann Hui réalise un film sophistiqué, particulièrement avec le traitement de la lumière dans l'appartement, dans l'intime de cette relation oppressante. La lumière peine à filtrer le plus souvent. La vie privée ne sort pas de cet espace ; les coups, les humiliations, les viols tentent de se préserver de la curiosité du dehors, l'intervention extérieure est une autre étape. Lumières de la nuit, ténèbres de la folie en gestation, Lee Sum se retrouve seul et harcèle de coups de fils son épouse réfugiée en centre d'hébergement pour femmes battues. Le changement du néon par le fils d'un premier mariage est un basculement. Toutes les interventions extérieures bouleversent l'équilibre fragile : la voisine qui conduit Ling à la police, les amies du centre d'hébergement qui lui ouvrent les yeux sur leur situation commune, le conseiller social et ses tentatives maladroites pour comprendre les tenants d'une histoire d'adultes et les situations complexes des migrants. Il y a aussi ces songes entre onirisme et réalité, dans la brume et les bambous. Ils permettent de reprendre succinctement son souffle, mais tout comme ce labyrinthe de bambous n'est pas une pause bienveillante, l'issue n'est pas aléatoire. D'ailleurs, le spectateur connaît déjà la fin du film, mais c'est justement là le talent de Ann Hui: on redécouvre le dénouement. Comment cette folie masculine, humaine prend forme et peut atteindre son apogée.

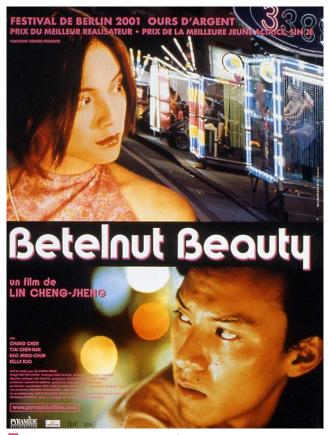
Je terminerai en exprimant quelques regrets. Je trouve la présentation de la campagne très caricaturale, de même je n'ai pas trouvé le portrait du paysan chinois du Sichuan très

pertinent. De plus, il me semble que l'étape Shenzhen pour Ling reste trop floue, trop pudique. Qui est Ling? Une jeune épouse, exprostituée, mariée à son dient le plus généreux, le plus doux?



Night and Fog de Ann Hui (Chine, 2009, 122 mn) Image extraite du film. Tous droits réservés.

BeteInut Beauty (爱你,爱我 - Ai ni, ai wo, Taiwan, 2001, 105 mn) par Stefano Centini



Est-il possible de mélanger la nouvelle vague du *teen drama* taiwanais avec une réflexion sociologique sur les phénomènes de la société contemporaine ?

C'est ce que semble se demander le réalisateur **Lin Cheng-Sheng** qui, avec ce film, a cherché à faire l'éloge nostalgique de l'adolescence à travers des histoires d'amour troublées.

Né à Taitung (Taïwan) en 1959, son œuvre est souvent classée au sein de la deuxième génération des réalisateurs taiwanais, la première étant formée par Edward Yang, Wan Jen, et Hou Hsiao Hsien.

L'enjeu de ce courant a toujours été la recherche d'un cinéma qui pouvait s'adresser au grand public, avec de beaux acteurs et une belle image, tout en invitant les spectateurs à une réflexion plus profonde.

Dans **BeteInut Beauty**, déjà sorti en France, Lin a exploré le monde des pinglang mei, les vendeuses de noix de bétel (檳榔西施, bīnláng xīshī), demoiselles courtement vêtues qui mènent leur commerce au bord des grands axes routiers.

Feifei, une fille en rupture avec sa famille, rencontre sous la pluie le jeune Feng, qui vient de terminer ses deux ans de service militaire. Lui, se sent un peu perdu, et ne veut pas se résigner à son travail répétitif dans une boulangerie. Elle, rêve de vivre sa vie à toute allure.

Le film touche ainsi plusieurs thèmes intéressants. Que manque-t-il alors à **BeteInut Beauty** pour rester dans la mémoire des spectateurs, et ne pas se perdre, comme c'est malheureusement le cas, dans la multitude des films du même genre ?

La faiblesse principale du film est le manque flagrant d'analyse des thèmes relevés précédemment, qui n'existent qu'en toile de fond et ne montrent guère l'engagement sociologique du réalisateur. Ils ne suscitent pas une vraie réflexion. Ainsi, l'arrivée des mafieux, forcément mauvais, forcément opposés à la bonne foi, voire à la naïveté de la jeunesse, est un peu trop facile.

"Je voulais montrer l'énergie des jeunes, leur espoir dans un avenir meilleur même s'ils n'ont pas conscience de vivre dans un environnement de plus en plus dangereux, et même s'ils doivent s'y brûler les ailes."

a dit le réalisateur, récompensé par l'ours d'argent à Berlin en 2001. Pourtant, le récit de l'innocence de la jeunesse face à la brutalité du monde se résout dans une opposition trop facile entre honnêteté et criminalité. S'il y a quelque chose à retenir, c'est au contraire la négociation mise en acte entre cette bonté d'esprit, la brève naïveté que l'on garde à la sortie de l'adolescence, et le monde désenchanté où elle entre soudainement. Certes, cela renvoie nécessairement à un discours critique sur la société, mais on regrette qu'il ne soit pas plus présent.

Ce qui reste, ce sont de belles images, une belle musique, des filles en minijupes trop maquillées et le sentiment que la jeunesse est inadaptée à ce monde. Mais où est la prise de conscience sur ce qu'il faudrait changer pour le rendre meilleur?

Impressions du quatrième jour par Philippe Desvalois

Night and Fog, le film choc de la veille a empêché de nombreux festivaliers de dormir, donc de se réveiller tôt en ce samedi matin pourtant prometteur... mais trop matinal avec des séances débutant à 9 heures! Et sous la neige!



Une partie du jury INALCO sous la neige.

Rares sont ceux qui pourront assister à une autre séance de classiques tels que *Derzou Ouzala* de **Akira Kurozawa** ou *La Rivière Titash*, merveille indienne de **Ritwik Ghatak**.

La délégation INALCO, enrichie depuis la veille de l'équipe technique, d'enseignants et d'étudiants fidèles de ce festival, reprend le cours de ses activités avec la compétition fiction, qui commence, pendant le week-end, après le déjeuner. C'est ainsi devant une salle comble qu'est projeté le film le plus original de la compétition. Cow, du réalisateur chinois Guan Hu, se déroule dans un village reculé de montagne pendant la Seconde Guerre mondiale. Traité avec loufoquerie et mouvements de caméra virevoltants, l'histoire parfois désopilante de cette vache laitière hollandaise, parvient à son but : faire hurler de rire en faisant toutefois prendre conscience au public éclairé de l'évolution des relations entre Chinois et Japonais à travers ce fermier et cet étudiant, entraînés, bien malgré eux, dans un conflit dont ils ne comprennent rien.

Film non terminé sur copie DVD ou scénario trop alambiqué? *Des vies sans valeur*, premier long métrage de la jeune réalisatrice turque **Selda Çiçek**, reste la grande interrogation de la compétition. Rien à en dire, puisque je fais partie des gens qui n'ont rien compris à cette histoire de famille, qui fourmille de trop de personnages...

L'épreuve (dans tous les sens du terme) continue avec *Animal Town* du Coréen **Jeon Kyu-hwan**. Toujours de la violence extrême, mêlée de sexe et de désir de vengeance. On connaît le cinéma coréen sous cet angle jusqu'au-boutiste; *Animal Town* confirme en ne laissant à aucun moment respirer le spectateur. Pour qui abhorre la violence faite aux femmes et aux enfants, **Jeon Kyu-hwan** propose un traitement similaire à celui de **Ann Hui**. Là encore, la salle se vide aux moments les plus difficiles.



Un grand bol d'air s'impose. On laisse le dernier film en compétition de la journée, de crainte de subir une nouvelle attaque... au profit du grand classique de **Satyajit Ray**, *Des Jours et des nuits dans la forêt*. Cette comédie de 1970, contant la découverte de la nature (et de ses jolies habitantes) par un quartet de citadins, nous permet enfin de décompresser en charmante compagnie.

Crédits photo : Stefano Centini

Cow (斗牛, Dou Niu) de 管虎 Guan Hu (Chine, 2009, 105 mn) par Li MA

Un chant de l'humanité dans toutes ses contradictions

Cow est le dernier film du réalisateur chinois □□ Guan Hu, sorti en 2009 dont le titre original est Dou Niu (□□) qui signifie la vache qui lutte. Cow a reçu le Cydo d'or du jury international au 16^e Festival international des cinémas d'Asie de Vesoul, ex æquo avec No puedo vivir sin ti, film taiwanais réalisé par Leon Dai.

Guan Hu, né en 1968 et diplômé de la prestigieuse Beijing Film Academy en 1991, est considéré comme un génie parmi les réalisateurs de la Sixième Génération en Chine. Il a commencé sa carrière de réalisateur avec un film à petit budget intitulé \(\subseteq \subseteq \subsete \) (*Cheveux en agitation*) en 1992 qui retrace la vie de la jeunesse pékinoise de l'époque.

Avec *Cow*, le réalisateur a placé sa caméra au cœur de la guerre sino-japonaise. Le récit se déroule dans un petit village reculé de la province de Shandong où l'Armée rouge chinoise et... une vache hollandaise offerte par la force alliée - l'URSS - vivent en harmonie avec les villageois. Après la retraite de cette armée devant l'arrivée des Japonais, le village, en charge de veiller sur la vache, a décidé de tirer au sort la personne pour la garder. Cette tâche est malheureusement tombée sur Niu'er, un pauvre paysan du village, qui honorera son engagement au prix de sa propre vie en combattant, tout au long du film, non seulement les soldats japonais, mais aussi les rebelles, les bandits, les réfugiés des autres villages, et tous ceux ayant l'intention de profiter de la vache riche de son lait abondant.

Le film s'ouvre sur une scène de massacre : les corps des villageois brûlés par l'armée japonaise. Niu'er, perdu dans cette forêt de cadavres, noirci par la cendre, se retrouve seul. Désespéré, c'est alors que derrière un mur près de lui, il entend un bruit : la vache dont il a la garde apparaît comme un cadeau empoisonné lui rappelant son devoir.

À mi-chemin entre drame et humour, le film raconte la détermination de Niu'er à respecter son engagement face à tout le village. Cow est sorti en 2009, l'année du buffle du calendrier chinois. "Niu" signifie le bœuf autant que la vache en chinois. C'est un animal très apprécié dans cette culture, car il possède en lui même de nombreuses vertus : le sérieux, l'honnêteté, la création, la stabilité, le dévouement et le travail, mais également la ténacité et l'obstination. Elles peuvent être interprétées de manière positive comme négative selon les points de vue. Le film a choisi Niu comme l'animal messager en même temps qu'il donne le nom du personnage principal. L'enjeu est donc sans ambiguité: exploiter l'esprit chinois de "Niu", c'est justement insister sur la persévérance de l'individu à poursuivre son objectif, la conviction de l'engagement personnel, l'honnêteté vis-à-vis de soi-même. Dans la scène finale, les soldats de l'Armée rouge libèrent le village de Niu'er, mais n'entendront point le besoin de Niu'er de se débarrasser de la vache. De son point de vue ayant gardé l'animal au nom de l'Armée rouge, au retour de celle-ci, il est tout naturel pour lui de le restituer. Mais à ce moment-là, personne ne prend au sérieux les

conséquences qu'a impliqué pour lui cet engagement, au prix même de sa vie. Son obstination dans cette quête ne correspond pas à un choix spontané de sa part, mais à celui des autres, il la poursuit sans même en être convaincu totalement : il a voulu abandonner la vache à plusieurs reprises dans le film, mais il a malgré tout mené à bien sa tâche. Ceci pourrait être considéré comme un engagement humaniste de la part du réalisateur à l'égard de la société chinoise actuelle où la population est plus attirée par le côté matériel que spirituel. Il n'en est peut-être pas au point de revendiquer cette ténacité "paysanne" aveugle en Chine ; au moins veut-il ouvrir une prise de conscience de sa perdition.

L'image de l'armée japonaise est traditionnellement négative sur les écrans chinois. Cette tradition a été bouleversée par le film de **Jiang Wen** intitulé *Les* démons à ma porte qui a obtenu le Grand prix au Festival de Cannes en 2000. Dans Cow, le personnage de soldat étudiant japonais est également un ennemi à visage humain qui se différencie de ses compatriotes, c'est-à-dire des guerriers samourais fanatiques. Il a peur de la mort, sa famille et surtout sa mère lui manquent. Au point culminant de sa désespérance, il ne peut retenir ses larmes et supplie à genoux la pitié de son supérieur. La direction et l'interprétation de ce personnage n'ont aucune intention de ridiculiser les soldats japonais, au contraire elles montrent une image plus juste et plus honnête. Le soldat étudiant japonais est un exemple du traitement des humains dans ce film où chaque personnage est en chair et en os, vrai et sans artifice.

Le film a réuni toutes sortes de petits personnages dans un même lieu commun – le village de Niu'er. Le village est ainsi transformé en une sorte de société parallèle qui se sert de ce décor où un monde cruel vit plus intensément. Ce lieu dos a un effet de loupe sur une galerie de personnages qui se libèrent de toute convention et des contraintes de la société habituelle, où la nature humaine se met à nu et s'expose audacieusement. Cette humanité déshumanisée suscite à la fois la peur, le dégoût, l'attirance et l'émotion. Ce village est une leçon vivante sur le côté sombre des êtres, il nous met à mal et, en même temps nous fait du bien car, mis à nu, nous pouvons finalement plus facilement nous poser des questions existentielles.

À propos des comédiens, nous ne pouvons pas ne pas mentionner l'interprétation remarquable de **Huang Bo**, l'acteur extraordinaire qui a incamé le personnage de Niu'er. Il faut dire que tout le poids du film repose sur lui. Il a su doser très justement le "sous-joué" et le "surjoué", ce à quoi s'ajoute le dialecte de Qingdao qui est parfaitement bien utilisé, une langue réputée rustique justement au niveau de sa prononciation, Huang Bo a su faire exister le personnage sur grand écran.

Le film a regu beaucoup de bonnes critiques, "cette vache lutteuse" continuera son combat aux prochains Oscars, nous souhaitons que la chance l'accompagne.

Cow (斗牛, Dou Niu) de 管虎 Guan Hu (Chine, 2009, 105 mn)

par Stefano Centini

Cyclo d'or Vesoul 2010 (ex aequo avec No Puedo Vivir Sin ti)



L'enjeu du film est simple : (re)parcourir la complexe période de l'histoire chinoise qui précède la révolution communiste, comprise entre la guerre civile et l'occupation japonaise, à partir d'un petit village du Shandong.

Le récit se déroule dans le pays natal de Niu'er, l'idiot de ce village reculé, qu'on a chargé, avant l'arrivée des Japonais, de veiller sur une vache au prix de sa propre vie. Cette vache hollandaise, un don offert par l'URSS, un pays ami qui comptait soutenir la révolution communiste en fournissant des vaches capables de produire plus de lait que les locales, est aussi incongrue dans le panorama du Shandong que ce paysan apparemment fou, et pourtant bien plus tenace que tous les autres villageois.

La scène s'ouvre sur un massacre : les corps de tous les paysans ont été brûlés par l'armée japonaise. Perdu dans cette forêt noircie par les cendres des corps, Niu'er se retrouve seul, désespéré. C'est alors que derrière un mur près de lui il entend un bruit : c'est la vache qui apparaît comme un dieu tombé du ciel, qui vient lui rappeler le mandat qu'il doit poursuivre.

À mi-chemin entre drame et humour, le film raconte la détermination de Niu'er à poursuivre ce défi auquel il s'est engagé face à tout le village : il combat non seulement contre les soldats japonais, représentés ici selon une nouvelle vague assez présente dans le cinéma chinois, comme un ennemi au visage plus humain qu'avant, mais aussi contre les nationalistes, et contre les villageois comme lui, sans l'aide de personne. Tous ceux que Niu'er rencontre ne semblent intéressés par rien d'autre que la vache.

Sur ce point-là, le scénario fonctionne très bien en prenant cette vache comme métaphore du peuple chinois, exploité par n'importe quel parti politique. S'il y a un concept remarquable dans le film (avec l'attention réservée aux détails de production qui en font une ceuvre plus commerciale, véritable blockbuster de l'année en Chine continentale), c'est justement le fait d'insister sur le manque d'attention réservé dans la société chinoise à ceux qui renoncent à leur propre individualité pour poursuivre le but que la société leur a fixé.

Pourtant, sur la résolution de cette problématique, le film reste trop ambigu pour convaincre: dans la scène finale, les seuls qui renoncent à chasser la vache et la laissent finalement au pauvre Niu'er, sont les soldats de l'Armée rouge, qui ont "libéré" les paysans en 1949.

Certes, on remarque du sarcasme dans cette scène entachée d'un léger sous-entendu de propagande, puisque les soldats n'écoutent point le besoin de Niu'er de se débarrasser de la vache, mais ce qui est plus important, c'est qu'il n'y a finalement pas d'opinion daire sur le rôle que l'individu joue dans ce cadre. Il est laissé seul, sans aide, sans amour (la femme qu'avait voulu épouser Niu'er ne l'avait fait que pour la vache, et était morte dans le massacre du village) et pourtant il ne sent jamais le besoin de se rebeller. On est dans l'absurde mais sans l'angoisse de la perte de signification.

Cet homme ne devient têtu, dans sa quête, que parce que les autres l'ont choisi, et il la poursuit sans même en être convaincu. On pourrait donc se demander si au bout du divertissement, *Cow* est vraiment parvenu à poser les questions espérées et laisse planer un doute vis-à-vis des intentions du film.

Cowest sorti en Chine pendant l'année de l'horoscope chinois consacrée à la vache, signe de bonne chance qui a accompagné ce film au grand succès en salle et jusqu'à son élection pour représenter la Chine aux prochains Oscars.



Images extraites du film. Tous droits réservés.

Des vies sans valeurs de Selda Çiçek (Turquie, 2009, 82 mn) par Stefano Centini et Kate Chaillat

Une journée dans la vie d'une famille marquée par un drame sept ans auparavant. L'occasion de faire différents portraits de femmes, "grains de figue" dans ce monde masculin, comme le souligne le titre original.

Film inégal dont les problématiques se perdent dans la confusion du traitement. La réalisatrice Selda Çiçek a sans doute construit un scénario remarquable, travailler la direction d'acteur et l'atmosphère tendue, soutenue par la musique qui trace un fil rouge dans les vies des différents personnages.

Toutefois, il lui manque l'expérience qui lui aurait permis de bien maîtriser l'histoire, et le choix de faire un film à thèse ne l'aide pas à s'en sortir de manière convaincante. Si les liens de parenté entre les personnages sont le premier point faible de cette structure, il est difficile d'élucider quelles sont précisément les lacunes (certains personnages sortent du lot toutefois, comme la tante acariâtre et superstitieuse). Le défaut principal du film est de ne pas aller jusqu'au bout de ses intentions: les femmes, grains de figue dans ce monde, le sont parce qu'elles sont accablées par les misères de la vie, par une société qui ne leur confie rien d'autre que le rôle de celles qui accouchent et gardent la maison, mais en même temps elles semblent en être les complices, puisqu'elles font très peu pour réagir à une telle situation. Ainsi, une fin tragique en écho au début ferme le cerde d'un film sans que l'on voit très bien où il nous mène. Il nous laisse plutôt un drôle de souvenir, entre une impression forte et une morale ambiguë.



par Paul Hervouet

"La vie ne vaut pas une figue" traduction du titre original qui est devenu pour la diffusion française "Des vies sans valeur". Il y a parfois des détours... interculturels... pour restituer le sens des choses, qui ne donnent guère plus à la compréhension et même gomment la saveur de l'original. Ce titre présageant Germinal ou guelque autre drame social, occulte le soleil et la Méditerranée. "La vie ne vaut pas une queue de cerise" aurait été plus inspiré peut-être pour ce film d'un pays où, d'Ankara à Erzurum, il y a déjà bien longtemps que l'on peut siroter dans les bars, s'offrir dans la moindre épicerie, le jus de ce fruit rouge, alors qu'il vient seulement d'apparaître dans les rayons de nos grandes surfaces. S'agit-il d'une digression? Pas tant que cela. Du défilement de ces images émane de la saveur et l'on conviendra volontiers que celle de la figue leur sied mieux. Incir çekirolegi (le titre original) nous a été présenté comme un film de femme, réalisé par Selda Çiçek, issue d'un cinéma turc où la gente masculine domine très largement : une recherche rapide ne révèlera qu'un autre nom, celui de la réalisatrice ayant remporté, après cinq longs-métrages, le prix du Festival international de San Sebastian en 2008 avec La boîte de Pandore. Il s'agit de Yesim Ustaoglu. Cependant, la minorité féminine dans le cinéma n'est pas une particularité exclusive de la Turquie. Une digression encore? Non, car la présentation de l'œuvre de Selda Çiçek au FICA 2010 mettait en avant d'une part sa rareté comme réalisation de femme, et d'autre part la question, abordée dans le film, des traditions et ce qu'elles leur font subir.

Calé dans son fauteuil, on s'apprêtait à porter un regard sur des images militantes. Le trop peu de culture sur le cinéma turc qui s'avère pourtant bien riche, et cette édition du festival, avec sa rétrospective Ömer Kavur, nous en rend témoins, remet en mémoire les images fortes et engagées de Yilmaz Guney.

Que sera ce film au caractère féministe attendu? De facon donc déroutante, il sera plutôt sucré: le décor plongé dans une lumière éblouissante oscille entre l'ocre dair et le blanc, couleurs caractéristiques de ces villages accrochés aux collines du pourtour méditerranéen. Cependant Mardin n'est pas un bourg, c'est une ville dont la situation et la taille lui confèrent une indéniable majesté. Dans ce décor, les femmes sont bien le vecteur essentiel de l'histoire d'une famille, d'une tradition, d'une hérédité. Le petit frère qui épouse la femme de l'aîné décédé est dans différentes cultures une pratique courante et procède peut-être d'une solidarité familiale évitant à celle-ci l'abandon à la solitude. Le mariage de la petite sœur avec le mari de la grande sœur décédée suggère plutôt la dette : la tradition veut que la famille remplace la fille donnée en mariage et morte prématurément par le don de la petite sœur au jeune veuf. Le film repose sur cette demière proposition, sans pourtant appesantir son discours sur la condition féminine. Trois générations, grand-père, grandtante, filles et petite-fille, traversent ensemble les épreuves de deuil, d'états dépressifs congénitaux entre lesquels viennent se nicher humour et tendresse. L'ensemble des personnages, et particulièrement les femmes, est filmé avec beaucoup de bienveillance et le souci de souligner la beauté et la grâce.

Animal Town de Jeon Kyu-hwan (Corée, 2009, 96 mn) par Hélène Kessous

Animal Town, du Coréen Jeon Kyuhwan, a été l'un des plus dur de la sélection et pose des auestions importantes, dérangeantes, qui nous mettent face à notre tolérance et notre conscience. Un homme, quel que soit le crime qu'il ait commis, quelles que soient défaillances, est-il toujours homme ? A-t-il le droit de vivre en société une fois qu'il a purgé sa peine ? Peut-il se soigner? Peut-il arrêter d'être lui-même pour vivre sans être un danger pour auiconque?

Animal Town est terriblement cru et va jusqu'au bout de son esthétisme. L'image, le son, les moments de vies personnages, tout nous rappelle l'homme n'est qu'un animal. Ce film est le deuxième volet d'une trilogie consacrée à la ville. Cette ville qui paradoxalement fait ressortir nos instincts les plus primaires tant son inhospitalité nous affecte. La violence de la vie citadine condamnerait à abandonner notre humanité pour survivre. L'histoire est simple, nous suivons un homme dans sa tentative de réinsertion et en parallèle nous assistons à l'auto-exclusion d'un autre.

Une grande tension règne tout au long du film, la violence est latente, elle n'attend que de pouvoir exploser. Le plus dur n'étant pas finalement le moment où elle fini par s'imposer. Cette séquence est longue, presque incongrue tant le déclencheur de toute cette furie paraît absurde. On voit cet homme qui pendant cinq minutes au moins, tabasse sans vergogne une jeune femme.

Ce qui est dérangeant dans ce film c'est que tout est fait pour que l'on ait pitié du personnage principal, tout est contre lui, comme s'il fallait lui trouver des excuses pour être ce qu'il est. L'homme de notre film est un pédophile repentant, on ne voit pas son crime, on ne sait d'ailleurs pas exactement quelle est la nature exacte de celui-ci. On ne fait que le deviner, l'imaginer, le déformer probablement. Finalement la vraie violence se situe dans

le fait de voir ce pédophile essayer de se conduite, le racheter une voir comporter comme tout un chacun, le voir souffrir de sa solitude, le voir si patient, si compréhensif, si humain. Toutes ces minutes passées à compatir sont douloureuses mais lui aussi est homme.

L'autre personnage qui nous accompagne est son antithèse, il est bien ancré dans la société, il est respecté, il semble être un homme "normal" avec femme et enfant. Pour une raison qu'on ne comprendra que plus tard, il se met un jour à suivre l'autre, le pédophile. On comprend très vite qu'il n'est animé que par sentiment : la vengeance. Mais lorsque le moment arrive, lorsqu'il peut enfin se venger, et le tuer, il décide finalement de le laisser en vie. Bien sûr, le laisser en vie est une punition bien plus douloureuse que la mort. La mort ne ferait qu'abréger ses souffrances. Cette décision est tout sauf un acte de clémence ou encore un acte de respect envers la vie humaine. Elle n'est motivée que par la haine et la violence.

"La loi du plus fort est toujours la meilleure, nous allons le démontrer tout à l'heure" aurait très largement pu être la citation d'ouverture de ce film. C'est donc avec un grand sentiment de violence et d'injustice que l'on quitte la salle.

Animal Town, un film à voir sans aucun doute.



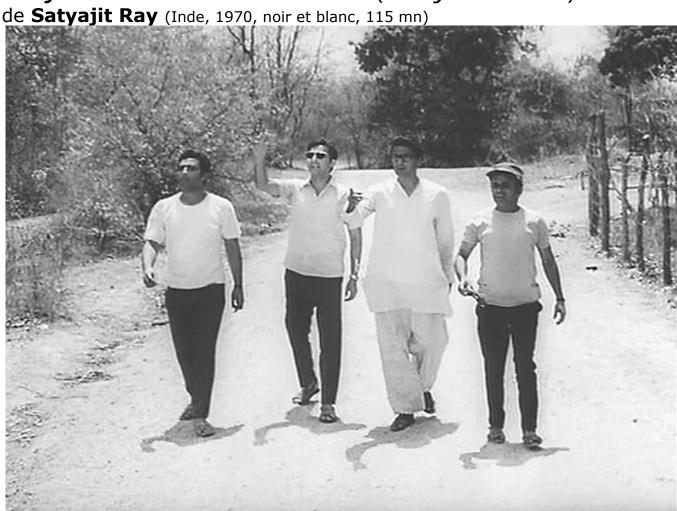
Image extraite du film. Tous droits réservés.

Les deux films bengalis de la 16^e édition du FICA

par Chandrasekhar Chatterjee

Nous avons eu cette année le plaisir de voir, ou revoir, deux films bengalis : *Aranyer Din Ratri (Des jours et des nuits dans la forêt*, 1969) de **Satyajit Ray** et *Titash Ekti Nadir Naam (La rivière Titash*, 1973) de **Ritwik Kumar Ghatak**, tous deux, présentés dans la thématique "L'homme et la nature". Il s'agit de réalisations de deux réalisateurs bengalis - **Satyajit Ray** (1921-1992) et **Ritwik Ghatak** (1925-1976), considérés comme deux piliers du cinéma d'auteur indien. L'un est connu aujourd'hui dans le monde entier, pour ses films remarquables témoignant de la réalité du Bengale ; l'autre, dont l'œuvre cinématographique se compose d'une vingtaine de fictions et de documentaires, demeure très peu connu à l'extérieur de l'Inde.

Des jours et des nuits dans la forêt (Aranyer Din Ratri)



Les quatre amis de Calcutta dans Des jours et des nuits dans la forêt. Image extraite du film. Tous droits réservés.

Des jours et des nuits dans la forêt de Satyajit Ray, d'après le roman de Sunil Gangopadhyay (Sunil Ganguly) du même titre, a déjà été projeté de nombreuses fois en France. Il nous raconte l'histoire de quatre amis de Calcutta (Ashim, Shanjoy, Hari et Shekhar) qui partent en vacances à la campagne afin de s'évader du tumulte de la vie urbaine. Ils s'installent pendant quelques jours dans bungalow un gouvernemental (type de maison de campagne appartenant à l'État, habituellement loué par les fonctionnaires lors de leurs vacances) de la région forestière de Palamau, où ils décident de s'amuser sans se

soucier des conséquences de leurs actes. Parmi les quatre amis, il y a Ashim, cadre dans une société et chef de la bande; il y a également Shanjoy, contremaître de profession, homme plutôt discret; il y a encore Hari, jeune joueur de cricket et, enfin le comique du groupe, Shekhar, qui est au chômage. Quelques événements mineurs surviennent dans ce nouvel environnement lorsque les quatre amis font des rencontres inattendues, notamment avec trois femmes avec lesquelles s'installent des jeux de séduction. Pendant qu'Ashim courtise Rini, jeune femme moderne, élégante et cultivée, issue d'une famille bourgeoise, Shanjoy tente de séduire Jaya, belle-

sœur de Rini, qui est devenue veuve. Hari, le joueur de cricket, flirte avec Dulli, une belle femme santal, issue d'une population tribale très pauvre de cette région, située anciennement dans l'état de Bihar (actuellement Jharkhand) en Inde.

Au fur et à mesure, Ashim commence à découvrir la mystérieuse Rini, qui, malgré son apparence sereine ne manque pas une occasion de pointer du doigt le côté déraisonnable et sans vergogne de l'attitude des quatre amis citadins, surtout la façon détestable dont ils traitent le gardien miséreux du bungalow, ainsi que les habitants, tout en profitant de leur dénuement. Ashim semble être de plus en plus épris de Rini, alors que Shanjoy repousse maladroitement les avances osées de Jaya. Hari, lui, profite d'un moment intime avec Dulli, en lui faisant des promesses attrayantes. A la fin, il sera victime d'une vengeance d'une accusation injuste de vol, payant ainsi un prix minime pour les indélicatesses commises par les quatre amis et pour leur attitude de mépris sur les gens simples et innocents de la campagne.

Même si *Des jours et des nuits dans la forêt* n'est pas le meilleur film de **Satyajit Ray**, il porte la marque d'un réalisateur de génie. Il dépeint, avec une justesse et une finesse, digne de sa réputation de maître du cinéma indien, le comportement de quatre jeunes citadins, venant d'un monde qu'ils considèrent "civilisé", malgré leurs esprits corrompus et leurs airs insolents et hautains vis-à-vis de la population rurale. Le traitement humoristique du sujet ainsi que le jeu de Rabi Ghosh, qui interprète le rôle comique du personnage de Shekhar, demeurent un aspect mémorable du film. Le spectateur est médusé face à la complexité et à la confusion des sentiments des divers protagonistes, car il est invité à saisir les subtilités et les nuances de l'émotion de chacun des personnages. Enfin, le film nous offre également un petit aperçu de la vie de la tribu des Santals qui vivent dans différentes régions du Bengale et de la région de Jharkhand, notamment de leurs chants et danses traditionnels, comme l'illustre la lecture du passage d'un extrait du roman *Palamau* de **Sanjib Chandra** Chattapadhyay en début de film, passage, à la fois sympathique et amusant sur cette tribu.

La Rivière Titash (Titash Ekti Nadir Naam) de Ritwik Kumar Ghatak (Bangladesh, 1973, noir et blanc, 159 mn)

Mais comme raconte le poète Lalon, Quand l'eau se convertira en air Les poissons se dissoudront dans le vent.

(Extrait d'une chanson de **Lalon Fakir Shah**, poète mystique bengali du 19^e siècle ; le film s'ouvre avec cette chanson folklorique.)

Ritwik Ghatak a été particulièrement soucieux, tout au long de sa brève carrière, de la disparition des traditions et des cultures folkloriques indiennes. Dans ses films, il s'efforçait toujours de faire connaître, d'une manière ou d'une autre, certains éléments des différents us et coutumes appartenant à ces couches peu connues de la société indienne. Ainsi, sa fiction La Rivière Titash, basée sur le roman épique du même titre de l'auteur d'Advaita Malla Burman, explore quotidien difficile d'une petite communauté de pêcheurs bangladais vivant au bord du dont le quotidien dépend Titash et entièrement de ce fleuve¹.

Les nombreux personnages de ce film lyrique nous dévoilent, progressivement, des histoires tantôt romantiques, tantôt mélodramatiques, selon une laborieuse qui rend le sens de la fin de cette saga difficile à saisir. Dès le début du film, découvrons Titash, ce capricieux et ses imprévisibles marées hautes et basses. Nous faisons également la connaissance de plusieurs jeunes gens d'un village dont Basanti, une jeune fille qui deviendra adulte et rêve de se marier avec Kishore. Mais le destin en décide autrement car celui-ci, obligé de partir pour une longue expédition de pêche, sauve une jeune femme lors d'un conflit local et les villageois décident, en conséquence, de la marier avec lui. Le lendemain des noces, alors qu'il emmène sa jeune épouse à son village natal, des pirates enlèvent l'épouse qui réussit à leur échapper en se jetant à l'eau. Les courants du Titash la transportent jusqu'au village de Kishore où elle sera recueillie par les habitants qui ne savent pas qu'elle est la femme de Kishore. Kishore devient fou de chagrin, d'avoir perdu son épouse. Il ne la reconnaît plus

_

¹ **Ritwik Kumar Ghatak**, né en 1925 à Dacca (dans la partie orientale du Bengale avant l'indépendance de l'Inde en 1947), a été obligé de quitter sa terre natale, comme des millions de réfugiés, à cause de la partition du Bengale et la naissance du Pakistan oriental. Cet événement ainsi que la vision de la souffrance et de la misère des réfugiés le traumatiseront pour le reste de sa vie, à tel point que, dans chacun de ses films, il fait allusion à ce déchirement. Après la création du Bangladesh, en 1971, **R. Ghatak** sera ravi de pouvoir enfin retourner sur sa terre natale afin de réaliser *La rivière Titash*. Il gardera un très bon souvenir de son expérience de tournage au Bangladesh qui durera dix jours et s'y référera souvent dans différents articles et entretiens publiés dans les revues bengalies sur le cinéma.

après son retour au village. Cette dernière donne naissance à un garçon et a également du mal à reconnaître son époux. Elle se sent néanmoins attirée par lui, ce fou négligé par la société, et essaie de prendre soin de lui. En fin de compte, ils finissent par se reconnaître mais leur bonheur ne dure que quelques instants puisque les villageois en les voyant ensemble crient au scandale, s'en prennent violemment à Kishore et le tuent. Son épouse, ne pouvant plus supporter son malheur, met fin à sa vie aussitôt.

Pendant ce temps, Basanti avait été mariée à Subol, ami de Kishore, et était devenue veuve peu de temps après son mariage. Son époux avait disparu dans les eaux de Titash. Basanti est alors considérée comme un poids énorme pour ses parents pauvres et vieillissants qui vivaient de la pêche. Ils lui interdisent d'élever le fils de Kishore pour lequel Basanti éprouve un amour maternel. Le jeune garçon sera alors pris en charge par une voisine, ce qui rendra Basanti extrêmement jalouse et malheureuse.

Entre-temps, le fleuve Titash commencé à s'assécher et les citadins obligeaient les pêcheurs frappés par la misère à vendre leurs terres, pour une exploitation agricole hautement rentable dans ce lieu devenu particulièrement fertile. Le film se termine avec la mort de Basanti, frappée durement par un dénuement total, suite à la disparition de toute communauté de pêcheurs de son village conséquent à l'assèchement du Titash. Au travers de la souffrance du personnage de Basanti, cette veuve sans enfant, R. Ghatak crée un parallèle avec désertification de cet endroit, prédisant une catastrophe dévastatrice locale. Ainsi, il nous expose la fragilité de la relation entre l'homme et la nature ou plutôt, dans ce cas précis, dans sa relation à l'eau.

Dans La Rivière Titash, Ritwik Ghatak nous livre une description épique des vies pêcheurs tragiques des avec problèmes, leurs souffrances, leurs jalousies, leurs disputes, dans environnement de profonde vulnérabilité. Même si, à notre sens, le film s'étire un peu trop en longueur, les images sublimes du fleuve et de la campagne du Bangladesh sont époustouflantes. R. Ghatak a luimême sévèrement critiqué cette œuvre cinématographique, considérant qu'il avait totalement échoué dans la réalisation de ce film. Toutefois, la manière dont les diverses

thématiques sont abordées dans ce film, qui sont d'ailleurs toujours d'actualité, le travail de caméra, les angles de vue, l'innovation du sujet abordé et la mise en scène, nous permettent de comprendre la raison pour laquelle **Ritwik Ghatak** est considéré comme une légende, non seulement en Inde, mais aujourd'hui, également internationalement.

Il a particulièrement bien réussi à placer le mélodrame populaire dans ses films d'auteur avec sa propre vision politique et esthétique, tout en restant typiquement bengali. Cet exercice de style subtil a parfois été incompris par les critiques qui ont eu du mal à saisir ses idées. C'est certainement une des causes majeures qui l'a empêché de devenir une figure mondiale du cinéma de l'envergure de **Satyajit Ray**.



Scènes de *La Rivière Titash* Images extraites du film. Tous droits réservés.

Impressions du cinquième jour par Philippe Desvalois

Rattrapage des films manqués le samedi, cette matinée dominicale voit se regrouper quelques afficionados dans la petite salle qui présente *La Rivière Titash*, film indien de **Ritwik Ghatak** (1973). La copie n'est pas très bonne, l'image est tronquée en raison d'une inadaptation de la fenêtre du projecteur à la taille de l'image, mais le plaisir est là. Cette rivière bengalie voit se dérouler les aléas d'une histoire d'amour tragique sur fond de querelle de pêcheurs et de riches propriétaires. Beauté des plans, des décors naturels et des acteurs, un régal pour les yeux et les oreilles.

Pas de documentaire ce dimanche midi. En lieu et place, le déjeuner des festivaliers.



Les cinéphiles s'en échappent vite pour aller qui devant un film d'Ömer Kavur, qui devant la compétition (Animal Town), qui devant l'incroyable film sans dialogue du Japonais Kaneto Shindo, L'Île nue (1961). Quintessence du dépouillement cinématographique, perfection des plans, notamment des profondeurs de champs utilisées comme le ferait un paysagiste classique, interprétation d'une sobriété exemplaire, musique délicate pour cette histoire d'une famille de travailleurs de la terre. Leçon de jansénisme pour les uns, film totalement bouleversant pour les autres.

"Je voulais faire un film très créatif au niveau visuel. Raconter l'histoire avec des images. Une histoire où chaque vue exprimerait un sentiment du bonheur, de la tristesse, dans un décor naturel." **Kaneto Shindo** La compétition reprend ses droits avec l'avant-dernière salve de films de fiction. No puedo vivir sin ti, de l'acteur taiwanais Leon Dai, agace une partie des spectateurs par son parti pris esthétique d'images en noir et blanc, tandis que nombreux sont touchés par cette histoire d'un père prêt à tout pour sauver sa relation avec sa petite fille. Malgré les difficultés économiques, administratives et judiciaires, cet homme continue de se battre pour la garde de son enfant. Interprété très justement par l'ensemble des acteurs (qu'on aurait aimé voir en couleur...), le film tire un peu trop les larmes dans sa toute dernière partie.

Le dimanche se termine avec la projection très attendue du premier film de la dramaturge indonésienne Ratna Sarumpaet. Protectrice des droits de la femme en Indonésie, la réalisatrice présente Jamila and the President, histoire d'une prostituée meurtrière, qui fait le choix de se défendre seule, malgré l'aide que certains de ses proches veulent lui apporter. Interprété de façon très théâtrale à la manière du cinéma et des séries télévisées indonésiennes (la cinéaste nous le confirmera lors de l'entretien qu'elle a accordé à l'INALCO), le film traite, là encore dans cette compétition, de la difficulté d'être femme dans tous les pays du monde. Généreusement applaudi, le film de Ratna Sarumpaet serait-il en lice pour un prix ?



Crédits photo

Gauche : Stefano Centini Droite : Hélène Kessous

L'Île nue de Kaneto Shindo (Japon, 1961, 93 mn)

par Kate Chaillat

Le Festival de Vesoul, c'est aussi une sélection originale de films aux univers très différents centrés sur des thèmes variés. En 2010, la thématique "L'homme et la nature" a rassemblé des films intimistes mais pleins de grands espaces, de quoi régaler le regard et faire réfléchir.

Parmi ces films, L'Île nue est une vraie perle. Kaneto Shindo montre les joies et souffrances d'une famille qui lutte seule pour survivre en marge de la société sur une île quasidésertique du Sud-Est du Japon.

C'est un film portant un regard contemplatif, qui se passe de dialogue et dont les émotions sont communiquées par la gestuelle et les expressions des personnages. Les gestes du quotidien au fil des saisons rythment le film que souligne la musique toute en résonance de Hikaru Hayashi.

La répétition de tâches simples comme les allers-retours constants vers la grande île voisine, où puiser l'eau la plus proche, rend compte de ce combat au jour le jour dans lequel est impliquée cette famille.

C'est un film émouvant grâce à son esthétique et le jeu plein d'humanité de ses acteurs pourtant isolés par l'île qui les nourrit.



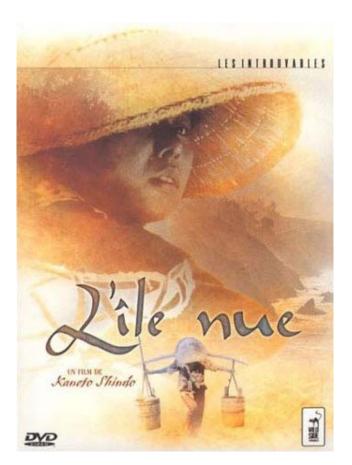
Image extraite du film. Tous droits réservés.

par Hélène Kessous

Pour moi *L'Île nue* c'est l'aliénation de l'homme par son milieu naturel. Les tâches quotidiennes sont exécutées avec une précision et une répétition infaillibles. Chaque chose doit être faite selon les codes établis, aucune variante n'est possible, aucune variante ne peut être envisagée.

Sur cette île, l'homme ne sait plus réfléchir, l'homme ne fait qu'exécuter des tâches ancestrales. Lorsque l'imprévu se manifeste, lorsque l'impensable survient, il faut malgré tout continuer comme avant. Ne rien changer à l'existence. Comme si de toute façon, il n'y avait aucune autre solution envisageable.

Le fatalisme de ce film est bouleversant, la vie n'est rien, on ne fait que passer, on ne fait que remplir le rôle qui nous a été donné à la naissance et on s'en va.



No puedo vivir sin ti de Leon Dai (Taiwan, 2009, 92 mn) Cyclo d'Or et Prix Guimet 2010 par Kate Chaillat et Stefano Centini

Au sein d'une sélection violente allant de la guerre à la pédophilie en passant par le suicide, la violence conjugale et le trafic de mineurs, *No puedo vivir sin ti* sort du lot avec un portrait émouvant d'un père et d'une fille qui vivent en marge de la société taiwanaise dans une ville côtière, à l'opposé de Taipei.

Histoire limpide comme la mer et tranquille comme les nuages, le film tourné en couleur a été mis en noir et blanc lors de la post-production. Cet effet donne une image tout en nuances colorées de gris, contribuant à augmenter la sensation de tranquillité apparente qui règne sur la ville.

Sur ce fond, le réalisateur raconte avec grâce le rapport fort et intime instauré entre un père et sa fille. Cette relation dépasse les règles juridiques et n'a pas besoin de statut, mais seulement des sentiments existant entre les deux.

La simplicité de ce rapport contraste avec celui, complexe et conflictuel, qui s'établit entre les protagonistes et les services sociaux du gouvernement, une des barrières plus élevée encore qui sépare, selon le réalisateur, les individus de leurs propres croyances. Certes, il y a la langue. Le père, d'origine Hakka, une population originaire du Fujian, une partie sociale que l'on montre peu dans le cinéma de Taiwan, parle un dialecte que sa fille ne peut pas comprendre. Il y a l'argent qui sépare les hommes, mais on peut y remédier. En revanche, on peut très peu machine bureaucratique contre une

étouffante, anonyme et inhumaine créée pourtant par les hommes.

"Cette société est injuste!" hurle le père en menaçant de se jeter du haut d'un pont avec sa fille, puisque le droit sépare ce qui aux yeux de tout le monde est un tandem inséparable.

Le père et la fille vivent au jour le jour dans un local désaffecté du port, leur attachement est mis en valeur mais également mis à l'épreuve lorsqu'une plongée du père tourne mal, du fait de l'absence de sa fille.

Toutefois, le père seul, reprend sa vie mais en menant une quête inlassable de son enfant, détermination d'une apparemment perdue. Il y a une drôle de ressemblance entre l'obstination de ce père et celle d'une femme protagoniste d'un film de la République populaire de Chine d'il y a une dizaine d'année, L'histoire de Qiu Jiu. Ceux qui ont apprécié ce film pour la ténacité avec laquelle l'héroïne menait sa quête, auront pu remarquer le réquisitoire que représentait ce film de **Zhang Yimou** contre le système bureaucratique communiste. Que se passe-t-il alors quand on a besoin d'être aussi obstiné pour avoir un semblant de dignité dans une démocratie moderne comme Taiwan?

Beaucoup de questions comme celles-là sont posées dans le film sans le désir d'y répondre. Il laisse aux spectateurs un sentiment bien universel amenant, peut-être, à réfléchir sur ces espaces vides qu'il faut remplir tous ensemble.





Image extraite du film. Tous droits réservés.

Jamila and the President (Jamila Dan Sang President) de Ratna Sarumpaet (Indonésie, 2009, 97 mn) par Céline Berchoux et Cécile Jeune

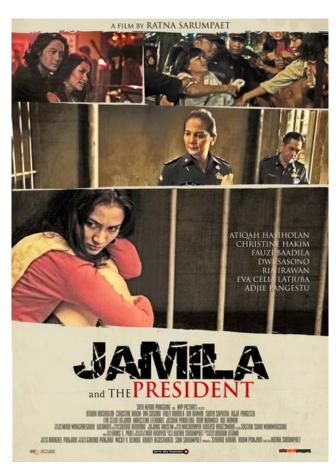
Jamila, jeune prostituée, s'est rendue aux autorités après avoir avoué l'assassinat d'un ministre de haut rang. Elle refuse toute assistance et ne veut pas d'avocat. Elle sait qu'elle risque la peine de mort mais ne demande ni grâce, ni traitement de faveur. Le pays se sent très vite concerné par le cas de Jamila et un groupe de militants extrémistes réclame avec violence sa condamnation à mort.

Dans la prison, dirigée de main de maître par Mme Ria, femme rigide et apparemment insensible, on apprend que Jamila a été la victime, alors au'elle était petite, d'un d'enfants, trafic qui s'est complètement banalisé dans de nombreuses régions d'Indonésie. Elle est sans nouvelles de sa sœur, disparue alors. Elle est le symbole de ces milliers d'enfants vendus, parce que nés dans des familles pauvres et peu éduquées.

Ce film, premier long métrage de la réalisatrice Sarumpaet, Ratna d'abord été une pièce de théâtre. Ratna Sarumpaet a effectué (sous mandat de l'UNICEF) un long travail de recherches sur le trafic d'enfants, qu'elle a ensuite mis en scène au théâtre pour dénoncer ce problème majeur dans son pays. Elle a ensuite, à partir de cette pièce de théâtre, réalisé ce film pour élargir l'audience et ainsi donner l'espoir d'une plus grande répercussion sur la lutte contre ce fléau social.

Jamila and the President est un film militant qui rend compte non seulement de la situation de pauvreté en Indonésie, mais aussi de l'horreur du trafic d'enfants, l'un étant responsable de l'autre. Il décrit une situation sociale et humaine abominable dont la planète dans son ensemble, mais les sociétés occidentales en particulier, se soucie trop peu. Le sujet du film ne peut laisser indifférent, mais c'est l'actrice

principale, la propre fille de réalisatrice, qui touche le public par son jeu. Au fur et à mesure que l'on découvre l'histoire de Jamila et ses motivations, naissent naturellement compassion et sympathie pour elle. De plus, la réalisatrice insiste sur le fait aue le destin Jamila, et de nombreux autres enfants comme elle, est entièrement déterminé dès naissance.



Avec Jamila and the President, la militante indonésienne Ratna Sarumpaet réalise un film courageux, important, et même nécessaire. La mise en scène un peu statique rappelle sa relation dominante avec le théâtre.

Ce film a obtenu deux prix lors du Festival International des Cinémas d'Asie de Vesoul en 2010 : le Prix du Public long métrage de fiction et le Prix du Jury Lycéen.

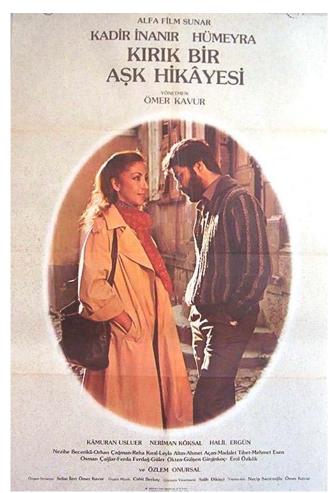
Impressions du sixième jour par Philippe Desvalois

Avant-dernière journée de festival où la fatigue se fait sentir. La matinée se passe en entretien avec la réalisatrice indonésienne Ratna Sarumpaet et ce n'est que l'après-midi que les festivaliers de l'INALCO retournent en séance.

La mise en bouche se fait avec *Murmures* de la jeunesse du taiwanain Lin Chensheng (1997). On est presque en terrain connu tellement on pense aux auteurs français comme Rohmer ou Assayas avec ces deux adolescentes qui portent leurs regards, leurs dialogues, leurs rires comme l'ode à la jeunesse que le réalisateur a réussi avec ce film.



Derniers documentaires en compétition, What's The Point des Indonésiens Iwan Setiawan et M. Ichsan traite de l'excision qui délivrerait la petite fille de l'esprit du mal tandis que, plus léger, Le Joueur de cerf-volant, film francoafghan de Jean-Paul Mignot présente le portrait de Nasser, exilé ayant réussi en France après une jeunesse difficile dans son pays natal.



Une des dernières occasions de voir un film d'Ömer Kavur se présente avec Une Histoire d'amour amer (1981). C'est toujours l'acteur fétiche de Kavur, Kadir Inanir, qui porte le film avec son interprétation tout en retenue du personnage mélodramatique de Fuat, fiancé à une femme (riche) qu'il n'aime pas et amoureux d'une enseignante.

La soirée de compétition rassemble tous les festivaliers pour le dernier film de fiction à concourir. *The Pawnshop*, du Philippin Milo Sogueco enlève le poids des terribles sujets autour de la violence avec un film choral rassemblant des personnages particulièrement attachants autour d'un mont de piété, une des institutions incontournables de la vie aux Philippines.

C'est après cette dernière projection de la compétition que se réunissent les jurys autour d'un dîner. Discussions, tensions, détentes, délibérations mènent au palmarès de ce FICA 2010.

The Pawnshop de Milo Sogueco (Philippines, 2009, 95 mn) par Stefano Centini et Kate Chaillat



Présenté en toute fin de compétition, Sanglaan, du Philippin Milo Sogueco sort du lot avec une oeuvre chorale simple et sans prétentions, qui dresse le portrait humain d'un mont de piété à Manille. Cette banque des pauvres, comme tant d'autres aux Philippines, attire et rassemble divers destins.

Le réalisateur Milo Sogueco, qui a lui-même grandi dans un mont-de-piété, montre les gens qui gravitent autour de cet univers particulier. Il les regarde à travers les yeux d'Amy, jeune et naïve caissière qui travaille pour une matrone dont le fils a déjà émigré aux États-Unis. Ce demier voudrait maintenant que sa mère le rejoigne. Les vies particulières qui dépendent d' "Olivia Pawnshop", que ce soient celles des employés ou des usagers, oscillent entre le désir d'un avenir heureux et un désespoir tenace. Mettre ses objets en gage, c'est se priver d'une part de soi-même.

L'inégalité sociale, thème traité dans plusieurs oeuvres au cours du festival, prend ici une signification plus riche grâce à un coup de théâtre magistral en fin de film : le scénario nous rappelle qu'on ne peut jamais tout contrôler, et que les rêves sont bien difficiles à réaliser.







L'implicite du texte invite les spectateurs à lire le film comme le produit d'un travail silencieux et bien mené sur les désirs des personnages : ils perdent tous quelque chose, ils se privent toujours d'une partie d'eux-mêmes impossible à remplacer, et pourtant, ils luttent pour continuer à vivre dans leur environnement, dans leur pays.

C'est le cas d'Olivia, la patronne du Pawnshop, qui tente d'éviter d'émigrer vers les États-Unis où elle devrait renoncer à sa position pour devenir une simple grand-mère. Une telle thématique n'est pas banale dans un pays qui connaît une forte émigration vers l'étranger.

Le film transforme ce désespoir en provoquant des réactions face aux peines et aux difficultés des personnages. Il cherche toujours à voir dans la réalité ces couleurs pastel que la photographie souligne avec un din d'œil au mélo américain des années 1950. La peinture de la précarité des gens qui mettent leurs objets en gage contraste ainsi avec la promesse de richesse de l'émigration.

The Pawnshop, qui a remporté le prix Langues O' offert par l'INALCO, présente une synthèse efficace entre un engagement socio-culturel et une qualité filmique qui lui permet de toucher un public assez vaste. Comme le réalisateur Milo l'a dit lui-même: "Independent cinema doesn't mean poor production methods (Le cinéma indépendant n'est pas synonyme de moyens de production réduits)".



Remerciements

Remerciements à l'ensemble des participants de l'INALCO à cette 16^e édition du FICA 2010 et particulièrement à ceux qui ont contribué à la sortie de cette brochure dans un temps record, au regard des éditions précédentes.

Un grand merci:

aux organisateurs du festival, Martine et Jean-Marc Thérouanne, au président de l'INALCO, au conseil d'administration de l'INALCO, au directeur général des services, aux services administratifs, au service de la reprographie, à la direction de la communication, au Cerpaim.



Le palmarès 2010 du FICA lors de la clôture.

à toutes les personnes qui nous ont accordé des entretiens :

Satish Manwar, réalisateur en compétition, Babak Jalali, réalisateur en compétition, Sara Rastegar, réalisatrice en compétition, Ratna Sarumpaet, réalisatrice en compétition,

Gay Ace Domingo, co-productrice et coauteur,

Milo Sogueco, réalisateur en compétition, Wan Jen, président du jury international, Aruna Vasudev, membre du jury international,

Wafa Ghermani, co-organisatrice de la rétrospective du cinéma taiwanais.



Wafa Ghermani, Milo Sogueco et Gay Ace Domingo.

Jérôme Samuel, enseignant d'indonésien, a mené l'interview de **Ratna Sarumpaet**,

Nadia Sablé, contribution active à la relecture de quelques articles,

Lucile Decay, stagiaire au Cerpaim, recherche photographique.



Li MA et Kate Chaillat remettent les prix Langues O'. En arrière plan, Jean-Paul Mignot et Nasser, Prix du public du film documentaire pour *Le Joueur de cerf-volant*.

Crédits photo : Stefano Centini



17°
FESTIVAL INTERNATIONAL
DES CINÉMAS D'ASIE DE VESOUL
du 8 au 15 février 2011